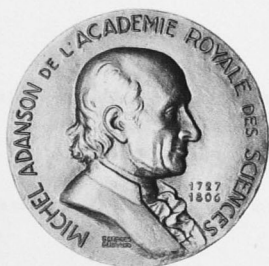


ADANSON

The Bicentennial of Michel Adanson's
«Familles des plantes»

Part Two



The Hunt Botanical Library
Carnegie Institute of Technology Pittsburgh Pennsylvania

1964

Copyright © 1964 by
The Rachel McMasters Miller Hunt Botanical Library
Carnegie Institute of Technology
Pittsburgh, Pennsylvania

Library of Congress Catalogue Card Number 63-21302

All rights reserved

Published February 1965

Number 1 of The Hunt Monograph Series

Editor: George H. M. Lawrence

Director, The Hunt Botanical Library

Contents

Foreword		ix
Figures		vii
Adanson et le Mouvement Colonial	<i>Jean-Paul Nicolas</i>	393
Les Dessinateurs d'Histoire naturelle en France au XVIII ^e siècle	<i>Gabrielle Duprat</i>	451
Mathematics and Classification, from Adanson to the Present	<i>Peter H. A. Sneath</i>	471
L'Ouvre zoologique d'Adanson	<i>Théodore Monod</i>	499
Adanson's Sources, References, and Abbreviations	<i>Frans A. Stafleu</i>	529
The Adanson Medal		
Response	<i>Frederick Seitz</i>	619
Presentation of Plaque	<i>Walter J. Blenko</i>	621
Greetings and Salutations	<i>Roger Heim</i>	622
Franco-American activities in botany	<i>Roger de Vilmorin</i>	625
Index		631

Adanson et le Mouvement Colonial

Jean-Paul Nicolas

L'Académie Royale des Sciences, dès sa création par Louis XIV joua un rôle considérable dans le développement de la connaissance du monde tropical. Durant deux siècles, trois institutions formeront les assises de la puissance coloniale française: La Compagnie des Indes, l'Académie des Sciences, et le Jardin du Roi. C'est au cours du règne du Roi Soleil que s'installa la collaboration étroite entre ces trois foyers. De très nombreux courants d'échanges prirent place entre les savants et les commerçants, les commerçants et les pouvoirs publics. Malheureusement aucune étude d'ensemble relative à la découverte scientifique des régions tropicales n'a jusqu'alors examiné cette féconde association, ni exploité le fonds de la Compagnie des Indes.

Le système de traite plus ou moins itinérante favorisa dès le XVIème siècle la constitution des Cabinets de curiosités, et Jean Mocquet fut le premier gardien des "Curiositez du Roy" à la fin de ce siècle. Cependant l'imprécision des renseignements recueillis par les voyageurs civils ou religieux ne permit pendant longtemps qu'une description fantaisiste des êtres et des faits rencontrés ou signalés par les informateurs indigènes. La connaissance réellement scientifique de ces régions fut l'oeuvre de savants résidents ou voyageurs, spécialistes ou amateurs, pour la plupart au service de la Compagnie des Indes, presque tous protégés de l'Académie Royale des Sciences ou voyageant à ses frais, et accroissant les collections du Cabinet du Roi associé au Jardin royal. Véritable foyer de rayonnement, l'Académie eut le privilège au XVIIIème siècle de compter parmi ses membres des physiciens, des botanistes, des zoologistes presque tous de formation médicale, qui surent créer autour de leur institution un réseau de correspondants des plus actifs. Les deux de Jussieu, en botanique et en zoologie, sont à la source d'une abondante moisson de renseignements de premier ordre recueillis par plus de 56 correspondants pour Antoine de Jussieu et une quarantaine pour Bernard. On peut dire qu'il n'y a pas un nom d'observateur des régions

tropicales qui ne se trouve parmi ceux des correspondants ou des élèves des de Jussieu. Ces correspondants se répartissaient entre 1724 et 1729 de la Martinique à la Gouadeloupe, Saint Domingue, la Guyane, le Canada, les Mascareignes, les Indes, aux Etats Barbaresques. Durant plus de cinquante années Bernard ne cessa de s'intéresser à ces isolés, souvent placés dans de très difficiles conditions matérielles, mais tous animés du même désir de se rendre utiles. Le Brevet de Correspondant était fort recherché, et ouvrait quelquefois la porte de la vénérable Académie aux plus distingués des voyageurs.

Beaucoup de travail se faisait alors sur la flore et la faune européennes, et beaucoup de bons savants ne voyaient guère plus loin que leur clocher. Mais d'autres estimant que bientôt rien ne saurait être observé de nouveau, étaient entraînés au delà des mers. Il était de bon ton d'avoir voyagé, et la plupart des grands noms avaient commencé par affronter les dangers réels d'une navigation encore précaire. Antoine et Bernard de Jussieu avaient imité Tournefort; Poivre, Artur, Michaud, Adanson les imitèrent à leur tour. Il était tout à fait naturel pour un jeune homme fréquentant le Jardin du Roi ou le Collège Royal de tourner les yeux vers les pays lointains, mais c'était une étape qui risquait pour beaucoup d'être la seule d'une vie mouvementée, comme ce fut le cas pour Commerson ou Joseph de Jussieu. Le risque était grand, les dangers permanents, beaucoup y laissèrent leur vie, et bien rares furent ceux qui finalement parvinrent au sommet des honneurs académiques. Mais la curiosité a depuis toujours été le meilleur aiguillon pour mettre l'homme en marche.

Les Directeurs de la Compagnie des Indes étaient eux aussi pour la plupart des hommes curieux de savoir les nouveaux produits susceptibles d'être ajoutés à la liste chaque jour plus longue des ressources de la traite. Caoutchouc, café, thé, poivre, indigo, quinquina firent l'objet non seulement de nombreuses descriptions publiées par l'Académie, mais encore de tractations commerciales où les botanistes se trouvèrent mêlés quelquefois à leur corps défendant.

C'est dans ce contexte général d'intérêts, dans cette ambiance compétitive qu'il faut situer la grande figure d'Adanson. Au delà du cadre étroit de sa famille, se profile le monde prodigieusement riche et varié des de Vintimille, avec ses mille facettes, ses innombrables relations à la cour et à la ville, à l'Académie et à la Compagnie des Indes. Dès son adolescence, Adanson est en rapport immédiat avec ces foyers d'intérêt, et les de Jussieu, aussi bien que de Réaumur l'accueillirent en appréciant

ses qualités de jeune naturaliste. Ses maîtres l'initiaient aux techniques d'expérimentation et de recherche. Aussi Adanson ne fit-il rien de spécialement original lorsqu'il songea à voyager aux colonies. Il répondait à la tendance du siècle, et avait devant lui l'exemple de ses anciens. La fin de la guerre lui permettait en 1748 de réaliser son rêve. Né d'une famille nombreuse, aisée, mais sans fortune, Adanson ne pouvait songer à voyager à ses frais et il lui fallait un appui lui assurant le passage et un minimum de moyens d'existence. Cependant à l'inverse de la plus grande majorité de ses collègues il n'était ni médecin, ni chirurgien, ni officier, ni ingénieur, mais simplement naturaliste, ce qui finalement était assez rare à son époque. Force lui fut donc faite d'accepter une situation secondaire de commis. En dépit de cette position plus que modeste, et qui ne fut pas sans inconvénients pour ses travaux, Adanson accomplit lors de son voyage au Sénégal un immense travail dans toutes les branches de l'histoire naturelle. Parti en 1748 et revenu en France en 1754, son séjour de près de quatre années à Saint-Louis et ses nombreux déplacements temporaires dans les divers postes de la colonie, lui fournirent la matière à trois grands ensembles de travaux. Tout d'abord il mena en Afrique la mission la mieux conçue du XVIII^e siècle. Répondant au vœu de la Compagnie, Adanson ne se fit pas faute d'adresser à ses maîtres, de Jussieu, Réaumur, et Rouelle, plantes, animaux, et pierres qu'il récoltait personnellement ou obtenait par l'intermédiaire des caravanes venant de l'intérieur, ou des bateaux qui remontaient le fleuve Sénégal. Il constitua ainsi une triple collection : une première qu'il adressa par fractions à Paris, une seconde qu'il céda entre 1764 et 1767 au Cabinet du Roi moyennant une pension ; une troisième qu'il conserva toute sa vie. On peut estimer à plus de 4.000 les espèces ou variétés sénégalaises représentées dans ces collections, sans compter les pièces d'herbier qui furent incorporées à son herbier général et ne figurèrent pas dans les collections cédées au Roi. On retrouve les échantillons envoyés à Bernard de Jussieu dans l'herbier familial des de Jussieu ; avec les poissons les coquillages et son herbier ce sont les seules pièces qui n'aient pas été détruites de nos jours.

A ce penchant d'homme de cabinet, soucieux de collectionner des curiosités utiles, Adanson joignit celui d'expérimentateur. Un jardin situé dans l'enceinte du fort Saint-Louis lui permit de cultiver des plantes alimentaires, haricots, et courges, des plantes industrielles, coton et indigo entre autres. Non content d'entretenir des plants de variétés diverses, Adanson procéda à toute une série de traitements de

l'indigo¹ afin d'en obtenir une meilleure teinture, et ses carnets nous prouvent l'habileté et la ténacité qui présidèrent à ces recherches menées à bien pendant deux saisons. La Direction de la Compagnie lui sut gré des renseignements qu'il lui adressa; mais les rapports n'ont malheureusement pas encore été retrouvés en archives. Ses recherches sur les melons devaient être le point de départ d'investigations qu'il poursuivit jusqu'à la Révolution, c'est-à-dire durant près de quarante années.

Enfin, et c'est peut être l'aspect le plus important de l'influence de l'Afrique sur Adanson; c'est là qu'il trouva les conditions de réflexion et de solitude favorables au développement de sa méthode universelle de description. Avant de partir, il avait pris connaissance des travaux de ses maîtres et anciens, de ses futurs collègues à l'Académie. On débattait alors beaucoup la question des méthodes de description. L'*Encyclopédie* venait après les Dictionnaires, et elle n'était pas étrangère au débat, rien n'était plus commun que de donner son opinion sur les méthodes, sur les rapports liant les choses les unes aux autres, sur les caractères distinctifs des êtres, et sur l'existence d'essences spécifiques. Les philosophes rejoignaient le problème fondamental des naturalistes attachés à la description et à la classification des êtres vivants. Geoffroy,² Buffon, Linné, Diderot, ou d'Alembert, tous faisaient face à un problème méthodologique de description et de classification.

Adanson, son *Genera plantarum* de Linné (ed. 2, 1744) sous le bras arpentait les solitudes plates et désolées du delta du Sénégal. Des jours entiers il goûtait la merveilleuse paix du ressac déferlant à ses pieds et rythmant la vie d'un monde étrange et fascinant. A l'horizon, venant d'au delà du rideau de sable, pointaient les escadrilles entières et silencieuses des grands flamants que le coleil couchant empourprait; croisant une lourde escadre de pélicans indifférents à l'aigle blanc solitaire et hautain. A mesure que le soir tombait et que s'allumaient les feux des hommes, à mesure qu' Adanson émergeait de sa solitude et entraînait dans la lueur chaude et accueillante des cases, la grande synthèse se nouait dans son esprit. Rien d'original dans cette démarche intellectuelle, rien de génial dans la méthode, rien qui ne soit le reflet des préoccupations de son temps, de l'Académie, du Jardin du Roi et de la Compagnie. Mais on y trouve une conjonction, voulue peut-être, d'ambition, de puissance,

¹ Indigo: la description de cette plante a été donnée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* en 1718 par Marchant, pp. 92-97 (publié 1719). Voir aussi Hunt Botanical Library, AD 254 pour le carnet d'expériences de teintures d'Adanson 1731 et 1732.

² Geoffroy, Etienne-François (1672-1731), dit l'Ainé: rapports observés en chimie entre différentes substances, in *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1718 [1719].

de force de raisonnement, de solitude et d'expérience humaine. Adanson au Sénégal n'est pas Bernardin de Saint-Pierre, ni Poivre soucieux de la vertu de sa femme, ni Commerson un peu fou. C'est Rousseau, mais c'est aussi Darwin. Un Rousseau puisant aux sources mêmes de l'humanité sa philosophie à la fois humaine et misanthropique, un Rousseau tempéré d'expériences avec la "bonne nature," d'approfondissement des faits, d'enrichissement pratique. Un Darwin émerveillé de découvrir tous les jours un nouvel horizon, un être inconnu la veille. La nécessité crée l'outil, la solitude forge une âme de solitaire, et la comparaison entre Adanson et Rousseau mériterait un plus long développement. Aucun aspect du problème colonial ne lui échappe parce qu'il voit la question sous l'angle de la synthèse aussitôt après en avoir fait l'analyse.

A son retour à Paris en 1754 Adanson possède la plus complète des collections qui soit possible à son époque. Le volumineux herbier, les manuscrits, les notes et carnets d'observations minutieuses et continues constituent les éléments d'une Histoire Naturelle du Sénégal.

Si l'Afrique fut généreuse pour Adanson en le dotant de telles richesses, qu'a-t-il fait pour elle? Bien peu de choses en vérité. De tant de documents il ne sortira qu'une relation de voyage mutilée pour des raisons politiques; un essai d'application de sa méthode descriptive aux mollusques; des collections rendues publiques par leur cession au Cabinet du Roi; trois Mémoires à l'Académie des Sciences sur le Baobab et sur les plantes à gomme; et ce fut tout, du moins en apparence.

Nous n'analyserons pas les manuscrits qui font l'objet d'une étude plus détaillée publiée séparément³, mais nous retiendrons cependant un moment notre attention sur une série de cartes manuscrites du bas Sénégal. Il s'agit d'un ensemble assez disparate de croquis associés à une série de mémoires descriptifs couvrant la géographie physique, la sociologie et la linguistique ouoloves, et divers aspects de l'exploitation des richesses naturelles. Ces cartes sont à coup sûr les pièces les plus intéressantes, car Adanson y figure à une échelle variant entre le 40.000 et le 60.000 èmes la basse vallée du fleuve dans sa partie orientée Nord-Sud parallèlement à la mer. L'intérêt de tels documents réside dans le fait qu'il s'agit de levés originaux montrant la topographie locale vers 1750, et la distribution de la végétation. Ce sont les plus anciens qui soient connus avec une carte en couleurs conservée au British Museum⁴ et

³ See Margadant, W. D.—"The Adanson collection of botanical books and manuscripts" in *Adanson, the bicentennial of Michel Adanson's "Familles des plantes."* Part I, pp. 263-368. Pittsburgh, Pa., The Hunt Botanical Library, 1963. [Items are identified by AD numbers and are so cited in this paper. Ed.]

⁴ Map Room, British Museum, London, CXVII, 95. A drawn plan of the Senegal River from an

qui fut copiée par les Anglais sur un original français de 1758. Une des cartes d'Adanson représente Gorée et fut exécutée en collaboration avec son ami Andriot; elle aussi est à mettre en parallèle avec une série du British Museum. Le site topographique du bas Sénégal évoluant très rapidement, cette série originale permet de remonter jusqu'au milieu du XVIII^{ème} siècle dans une étude comparative exécutée par l'auteur.

La Compagnie des Indes et Bernard de Jussieu espéraient qu'Adanson s'engagerait dans une carrière de naturaliste voyageur, et des propositions lui avaient été faites dès 1752 dans ce sens. Il refusa sous prétexte d'une extrême sensibilité au mal de mer qui transformait en supplice la moindre traversée. Mais ce n'était qu'un prétexte. Il avait toujours eu les yeux tournés vers l'Académie, et l'avait écrit à ses maîtres peu après son arrivée à Saint-Louis. Il avait finalement réussi à mettre de son côté assez de chances pour parvenir à ses fins et ne voulait à aucun prix quitter Paris où il résida jusqu'à sa mort. C'est à travers ces quatre années d'Afrique qu'il faut saisir toute la psychologie d'Adanson, sa méthode et son échec de deux cents années.

Lorsqu'il reprit pied dans la capitale, il était resté trop longtemps absent pour son gré, et de fait on peut estimer qu'il perdit les deux dernières années par l'effet débilisant du climat. Bien que s'étant rapidement mis à la rédaction de son grand ouvrage sur le Sénégal, il ne put en publier que le premier volume par suite d'une série de malchances totalement étrangères à sa volonté. Cartes, notes, et manuscrits devaient rester enfouis à tout jamais dans ses portefeuilles. Buffon, Daubenton, Daudin, et Lacépède utilisèrent partiellement ses collections pour leur *Histoire naturelle*, sans toujours le citer, mais on peut affirmer que l'immense majorité des espèces et genres qu'il avait recueillis ne furent pas portés à la connaissance du public. Il tarda probablement à mettre son herbier à jour, car ce n'est que dans le manuscrit qu'il prépara de la seconde édition des *Familles des plantes* que nous trouvons deux cent vingt huit genres sénégalais intercalés dans le corps de sa classification botanique, ceci ne représentant que la moitié des cinq cents genres constituant sa collection. Plusieurs genres nouveaux ne s'y trouvent même pas, peut-être par suite d'une incertitude de leur systématique (AD 6). Ce manuscrit de seconde édition devait être travaillé jusqu'en 1768 ou 1769 et il indique dans une lettre adressée à un correspondant inconnu (Bonnet ou Béguellet?) en date du 15 Mars 1769 :

original survey found in Fort Saint-Louis by R. Erskine, 10 feuilles. For maps and sketches of Isle of Gorée see CXVII, 101, 1 & 2; 102 a, b, c.

Ma 2ème édition des Familles est toute prête avec des additions considérables de genres nouveaux et quelques caractères sur les anciens, mais elle ne sera mise sous presse qu'après que j'aurai publié mon Histoire du Sénégal que mon libraire promet de reprendre incessamment (AD 138).

Ce n'est pourtant pas par suite d'une désaffection à l'égard de l'Afrique qu'Adanson donne l'impression de ne pas lui consacrer tout le temps désirable. Il continua pendant une dizaine d'années à s'intéresser directement à son sujet. Plusieurs considérations peuvent expliquer ce ralentissement. Tout d'abord il faut rappeler qu'Adanson se défendra, bien des années après, d'avoir volontairement publié ses *Familles des plantes* et le premier tome de l'*Histoire du Sénégal*; il l'aurait fait, contraint et forcé par les événements sans avoir la possibilité de les incorporer dans un grand corpus de la nature entière où le Sénégal et les *Familles des plantes* auraient tout naturellement trouvé leur place, mais sous une forme légèrement différente. Au reste en regard du monument qu'est l'*Histoire naturelle* de Buffon, et dont Adanson critiquait à juste titre le plan, il ne pouvait que songer à en dresser un autre, mais coordonné et architecturé à sa manière. Il épuisera ses forces vives dans une gigantesque entreprise débordant largement les possibilités d'un seul homme, entreprise à la mesure seule du gigantesque baobab qui restera associé à la mémoire de ce savant.

Il n'est pas question de faire ici l'analyse du catalogue des collections d'Adanson qui firent l'objet de sa part d'un travail préparatoire considérable attesté par les milliers de dessins d'animaux, et nous savons que ces dessins restèrent eux aussi enfouis dans les portefeuilles. Une seule planche à notre connaissance fut gravée sur cuivre, celle du singe Koiak dessinée par Desmoulins et publiée en 1963 grâce à Monsieur le Professeur Roger Heim. A ce gigantesque travail de préparation il joignit dès 1763 une série d'expériences sur la croissance des blés qui lui mangèrent le temps dont il aurait eu besoin pour mener à bien l'exploitation de ses richesses sénégalaises. On peut cependant estimer que plus de la moitié de son temps entre 1754 et 1775 fut absorbé par une tentative de mise en valeur des documents rapportés d'Afrique. Des observations météorologiques menées à bien en France dérivent directement de celles effectuées avec une inlassable constance à Saint-Louis, et si elles furent inspirées par de Réaumur, et calquées sur celles de l'abbé Cotte et de Duhamel Du Monceau elles sont nées au Sénégal. Il en est de même des observations écologiques destinées à mesurer l'influence des vents dominants sur la végétation, qui ne pouvaient trouver

leur source que dans le milieu littoral sénégalais où les vents sont si contrastées et impriment même au majestueux baobab leur faciès particulier.

Dans un tout autre ordre d'idée, l'orthographe semi-phonétique qu'il voulut adopter, et qui est loin d'être grossière comme l'a écrit F. Stafléu (*Adanson* 1: 126), mais au contraire fort élaborée ainsi que je l'ai montré par ailleurs, a été fortement influencée par la connaissance profonde qu'avait Adanson du dialecte ouolof, alors sans écriture. Ses principes de nomenclature et sa conception de l'exotisme ne sont que la conséquence de ce qu'il avait appris au Sénégal de la relativité de la connaissance humaine, qui à ses yeux n'était pas seulement celle des savants européens, mais aussi celle de tous les hommes de la terre.

Mais revenons à l'*Histoire du Sénégal*. Bien que n'ayant jamais été publiée que d'une manière très fragmentaire, elle doit être étudiée avec soin, car nous en connaissons le plan général grâce à deux notices publiées respectivement en 1755 et 1756. A cette date, on ne possédait aucune description régionale, à l'exception des chapitres consacrés par Dampier⁵ en 1715 et Lemaire⁶ en 1695 à la côte d'Afrique. *La Relation de la Côte d'Afrique* du père Labat⁷ sortie de presses en 1728 en cinq volumes est un assemblage hétéroclite de descriptions de plantes, d'animaux, de notices géographiques, de relations historiques, politiques et commerciales sur les établissements français, anglais et portugais; le tout assaisonné de quelques observations sur la technologie indigène, sur la traite, sur l'histoire des compagnies, et complétées par des mémoires d'un des directeurs sur plusieurs voyages qu'il effectua. Ce n'est que la simple juxtaposition de chapitres écrits en glanant des documents d'archives, en rapportant des informations de seconde main obtenues par l'auteur sans même quitter son navire. Il n'existait donc en 1754 aucun modèle sur lequel Adanson pût se baser pour mettre ses notes en ordre. Cet ordre il le trouva dans sa méthode naturelle, et c'est à ce titre que le plan est intéressant. Le sommaire décrit dans la notice de 1756 est celui d'une véritable monographie régionale moderne et pourrait servir de modèle à une étude sénégalaise du XX^{ème} siècle.

L'*histoire naturelle* y est divisée en deux parties: Histoire physique, et Histoire des êtres vivants. L'histoire physique présente le milieu géographique en commençant par la description des divisions géographiques

⁵ Dampier, William—*Voyage aux terres australes*. Rouen, 1715.

⁶ Le Maire, Jacques-Joseph—*Les voyages . . . aux Isles Canaries, Cap-Verd, Sénégal et gambie*, . . . Paris, 1695.

⁷ Labat, Jean-Baptiste—*Nouvelle relation de l'Afrique Occidentale*, . . . 5 vols., Paris, 1728.

naturelles, des terres, des terrains, et bancs coquilliers; vient ensuite l'étude de l'évolution de la morphologie littorale et celle du transport des sédiments. L'étude des bassins fluviaux, du régime des cours d'eau, des lacs, des sources, et des salines forme un chapitre séparé. Puis l'auteur se propose d'examiner le régime marin, les marées, la salinité, les courants littoraux, et la formation de la barre. Cet ensemble purement géographique est parfaitement homogène et se trouve complété par la climatologie, l'étude des saisons, celle de la pression atmosphérique, des nuages, des pluies, des phénomènes électriques, du champ magnétique, de l'évaporation des eaux douces et marines, de la terre humide.

L'homme vient ensuite s'inscrire dans son milieu naturel en commençant par l'étude de la répartition des royaumes et pays. Adanson passe ensuite à l'étude des ethnologies particulières: religieuse, sociale, des parentés et des coutumes, des techniques, de la linguistique. Il signale qu'il ne s'agit nullement dans tout ceci d'une espèce d'anthologie des auteurs antérieurs, mais de ses propres observations.

Le plan tracé, l'histoire de la publication elle-même prouvent qu'Adanson s'en tenait à l'esprit et non à la lettre puisque c'est volontairement qu'il fit imprimer le premier volume contenant outre la relation du voyage, la description des coquillages, alors que le prospectus proposait une souscription dans l'ordre qui y était décrit. Il est probable qu'il n'avait pas encore à cette date mis ses notes et ses collections en ordre et que la classification appliquée dans le catalogue de 1764 n'était pas encore établie. En effet les familles diffèrent très sensiblement d'un document à l'autre, et on peut suivre trois grandes étapes dans la pensée d'Adanson: celle de 1756 encore très influencée par Linné, celle de 1764 où il se dégage des influences de ses maîtres, celle du *Cours d'histoire naturelle* de 1772 absolument originale, et fort en avance sur son époque. En 1756, les animaux se répartissent en dix divisions qu'il n'appelle pas encore Familles, dont six pour les vertébrés. Parmi ces animaux il faut tout spécialement signaler le lamantin dont Adanson propose une anatomie comparée avec les animaux qui s'en rapprochent le plus; et le crocodile dont il distingue trois espèces. Au reste le crocodile présente un intérêt particulier; car Geoffroy écrivait de Paris le 12 Mai 1752 à J. B. Aymen, médecin et botaniste à Castillon:

Je suis fort embarrassé pour travailler le cayman, on m'en a bien fourni quelques testes, mais elles sont sèches et ont passé du temps pendues dans les cabinets, il est impossible de n'y rien reconnaître. Monsieur de Jussieu a eu la bonté d'écrire à Mr.

Adanson au Sénégal pour qu'il m'en envoyât quelque-une dans de l'eau de vie (Litt. publ. par H. Aymen 1939).

Les serpents étaient dominés par le "Serpent Géant," et "près de cent poissons, la plupart aussi beaux et aussi rares que les oiseaux" complétaient les vertébrés inférieurs. A propos des oiseaux, Adanson désire produire non seulement une étude anatomique et taxonomique, mais encore une écologie avec une observation sur les migrations, les mœurs, la nidification, les variations de plumage. Les quatre classes d'invertébrés sont encore assez mal limitées. Cinq cents espèces d'insectes sont groupées en une classe distincte des crustacés terrestres et marins comptant cent cinquante espèces. Les vers firent l'objet de recherches particulières effectuées au microscope, et essentiellement appliquées aux Polypiers. Ce sont ces vers, qui dans le plan devaient terminer l'ouvrage, qu'Adanson se proposa par la suite de publier dans le second volume qu'il espéra mettre sous presse chez Bauche. Il n'est cependant pas très certain qu'Adanson n'ait eu qu'un seul volume chez l'imprimeur, car les pièces du dépôt du Havre comprennent les cartes qui devaient accompagner le tome de géographie physique, mais qui fut abandonné en 1759 lors de la faillite de l'éditeur. On peut supposer que, de la même manière que pour le premier tome, Adanson introduisit des cartes de présentation dans le volume consacré aux vers, et que le manuscrit resta chez Bauche ou son successeur de 1759 à 1769, mais alors que s'est-il passé durant ces dix années?

La partie botanique vient ensuite, comprenant près d'un millier de plantes, mais qu'Adanson ramena à cinq cents descriptions. Ces cinq cents répondent bien au nombre d'espèces dont j'ai rétabli partiellement la liste d'après plusieurs manuscrits différents. La description ainsi qu'il était alors d'usage devait mentionner les caractères thérapeutiques et économiques de chaque espèce. Précisons qu'Adanson ne parle pas du mode classificatoire, ce qui confirme notre sentiment qu'il ne disposait pas en 1756 du cadre qui lui servira lors de la publication des *Familles des plantes*, car il n'aurait pas manqué d'y faire allusion, et par là même de prendre rang, trois ans avant sa fameuse communication à l'Académie, en 1759.

Dans l'ensemble, c'est bien un projet de monographie régionale complète que nous propose Adanson. Dès ce prospectus, il nous donne des renseignements sur le premier volume correspondant bien aux caractéristiques du tome imprimé à la fin de la même année. Il devait y avoir dix neuf planches dessinées et gravées par Mlle Reboul.

Tel qu'il fut publié ce seul volume n'eut pas le retentissement qu'on aurait pu attendre. Le Chevalier de Jaucourt rédigeant l'article "Sénégal" de la Grande Encyclopédie ne fera que de le parcourir, et écorchera l'orthographe du nom de son auteur en l'écrivant "Adançon." Or Diderot qui veillait à tout n'a pas relevé cette erreur, ce qui serait un argument tendant à prouver qu'Adanson et Diderot ne se connaissaient pas en 1765 lors de la publication du XVème tome. L'opinion d'Adanson sur l'article du chevalier de Jaucourt est au reste assez défavorable :

Article à refaire en entier étant très pitoyable pour un homme d'esprit tel que Jaucourt. Jaucourt qui a cité ci-dessus mon Voyage au Sénégal publié en 1757 n'aurait pas commis cette erreur et nombre d'autres s'il se fut donné la peine de le lire.

Les événements politiques internationaux ne furent pas étrangers à une certaine désaffection en France pour les questions coloniales. 1758 marque la prise de Saint-Louis du Sénégal par les Anglais. Dès 1759 Cumming venait à Paris proposer à Adanson l'achat de ses manuscrits. Notre naturaliste refuse, mais n'en est pas moins nommé membre de la Royal Society, et deux éditions en langue anglaise paraissent à Londres et Dublin en 1759. Adanson nous informe que c'est par pur patriotisme qu'il refusa, mais nous avons exposé dans le volume I de cette série ce qu'il en fallait penser, et Adanson resta en relation avec Cumming⁸ au moins jusqu'en 1769 ainsi qu'en témoigne une lettre. Il est probable que la Compagnie des Indes n'est pas étrangère à ce refus, et que ses directeurs parfaitement informés des intentions britanniques, influencèrent l'auteur pour qu'il limite les renseignements publiés au strict minimum. Ceci est surtout pensable à propos des espèces nouvelles. Remarquons que les deux mémoires sur le gommier ne furent présentés à l'Académie qu'en 1773 et 1778, l'année où de Lauzun reprenait le Sénégal. Les deux études ne furent finalement portées à la connaissance du public qu'en 1777 et 1781 par l'impression dans les Mémoires de l'Académie. Pendant cette période de 1758 à 1778, au cours de laquelle le Sénégal fut sous la domination anglaise, et marquée par le traité de Paris, nous ne notons que très peu de communications académiques ayant trait aux productions tropicales. Macquer en 1768 présentait son travail sur la dissolution du caoutchouc de Cayenne, Bertin le contrôleur général des Finances s'y étant intéressé. Adanson ne publiera rien non plus dans le *Supplément* de la *Grande Encyclopédie* en 1776 ayant trait à la faune où à la flore du

⁸ Nicolas, Jean-Paul—"Adanson the Man," in *Adanson, the bicentennial of Michel Adanson's "Familles des plantes."* Part I. Pittsburgh, Pa., The Hunt Botanical Library, 1963 (p. 47).

Sénégal. Plus de quatre cents articles traitent essentiellement des genres extrême orientaux ou américains, et seule la reprise des mémoires sur les gommiers et le Baobab, complétés par une monographie des bananiers et des palmiers rappellent l'intérêt d'Adanson pour l'Afrique tropicale.

La désaffection pour les colonies n'est pourtant que superficielle, car les pouvoirs publics y attachent au contraire la plus grande importance. Les affaires s'enferment dans le mystère des dossiers confidentiels du Ministère des Affaires Etrangères et de celui de la Marine et Colonies. C'est en 1762 que le Ministre de Choiseuil prévoyant l'issue de la Guerre, s'attacha à rechercher une compensation. De son côté Adanson, s'il avait respecté la conspiration du silence, ne s'en tenait pas moins informé de l'évolution de la situation au Sénégal, et ceci jusqu'en 1758 lorsque son vieil ami Androit fut ramené en Europe par les anglais. Il reçut des compléments d'information, des statistiques, des nouvelles privées des belles signares saint-louisiennes. C'est donc dans les cartons du ministre de Choiseuil qu'il faut rechercher la contribution d'Adanson au développement des régions tropicales, et plus spécialement à la Guyane.

On peut juger du petit nombre de spécialistes lorsqu'on songe qu'en 1762 et 1763 le Ministre et son chef de cabinet Accaron s'adressèrent à Adanson alors rentré depuis neuf années afin d'obtenir des renseignements à propos du plan de la Guyane française. Le projet n'était pas nouveau en soi et depuis près d'un siècle et demi la corne septentrionale de l'Amérique du Sud avait été l'objet d'innombrables tentatives tant anglaises que Hollandaises ou françaises. De Choiseuil ne faisait alors que de reprendre le vieux rêve, mais avec des méthodes apparemment saines et modernes. La Guerre de Sept Ans avait montré l'inefficacité du système colonial français, et la nécessité d'une révision administrative et politique. L'Angleterre avait montré le chemin à propos des Caraïbes en faisant de Saint-Domingue une véritable forteresse blanche. De Choiseuil s'orienta vers un projet de colonisation à la Guyane, colonisation faite uniquement d'hommes blancs recrutés en France, et destinée à dresser un centre de résistance pour la défense des îles. Il procéda parallèlement au remplacement des Directeurs de comptoirs de la Compagnie des Indes, par des Gouverneurs nommés par le ministre.

Pour son plan de colonisation, il fit comme avait fait Colbert, il s'adressa aux savants, à ceux qui connaissaient le mieux les questions tropicales. Vers mi-1763 il était en possession d'au moins cinq principaux rapports. Les auteurs étaient tous des coloniaux confirmés, et plusieurs appartenaient à l'Académie des Sciences.

Le premier d'entre eux était Jean-Baptiste Thibaut de Chanvallon, né à la Martinique vers 1725 d'une famille originaire de Bordeaux, et était élève de Réaumur et B. de Jussieu. Reparti à la Martinique en 1751 il avait été chargé de dresser le tableau de cette colonie. Malheureusement ses notes et collections furent détruites par l'ouragan du 12 septembre 1756, ce qui ne l'empêcha pas de faire connaître ses observations grâce à son maître de Jussieu à qui il avait adressé des doubles. Rentré en France, il avait été fait prisonnier par les anglais en 1757, puis libéré avait publié son *Voyage à la Martinique* en 1763, la même année que les *Familles des plantes*. Assez bien introduit à la Cour, il avait la possibilité d'y intriguer, ce dont il ne se fit pas faute.

Le second, était le Chevalier de Préfontaines, qui fut Commandant pour la Guyane Septentrionale, et avait une remarquable connaissance des problèmes humains régionaux. Sa *Maison Rustique* fut publiée elle aussi en 1763⁹. Cet ouvrage faisait de lui l'un des principaux spécialistes de la colonisation.

Le troisième était Jean-Baptiste Fusée-Aublet, botaniste, ancien élève de Bernard de Jussieu, fort bien introduit auprès du gouvernement. Sa compétence s'étendait des Mascareignes, aux Caraïbes, et il associa les deux archipels dans son projet qui comportait un voyage circumterrestre.

Un quatrième projet resté anonyme est peut-être celui de Jacques-François Artur, médecin du roi à Cayenne. Né à Caen en 1708, il était un autre élève de Bernard de Jussieu et correspondant à l'Académie de de Réaumur. Il exerça la médecine à Cayenne de 1736 à 1771. Il présente un double intérêt pour nous. D'abord il était collègue d'Adanson, de même formation, ayant les mêmes maîtres; ensuite étant sur place il fut le premier informé du projet de de Choiseul lorsqu'arriva à Cayenne le représentant du ministre M. de Behague en 1762; enfin il ne cacha pas ses inquiétudes à propos de cette colonisation blanche qu'il déconseilla énergiquement par suite des conditions sanitaires détestables de la colonie.

Enfin Adanson était le cinquième, et nous devons en examiner les mémoires avec détail.

Toutefois il est nécessaire au préalable de prendre connaissance des travaux de base ayant pu servir à l'établissement des projets. La Guyane présente cette particularité, à l'inverse du Sénégal, d'avoir été l'objet d'une multitude de travaux, descriptions, mémoires, etc. Ceci est dû au trait particulier de l'histoire de la colonisation en ce territoire. Dès la fin du XVI^{ème} siècle explorateurs, missionnaires, et trafiquants sont

⁹ Préfontaine, Chevalier de—*La maison rustique, à l'usage des habitants*... de Cayenne. Paris, 1763.

attirés par ce miroir aux alouettes et fascinés par le rapport de Sir Walter Raleigh qui laissait espérer la découverte du fameux royaume de l'or, la mystérieuse Manoa, la Cité de l'Eldorado. Les nations européennes se lancent à l'assaut du continent et le vertueux Henri IV de France n'échappe pas à la tentation d'y envoyer une flotte sous le commandement de Montbarrot et où avait pris place Jehan Mocquet qui étudia la flore et la faune. Il devint à son retour conservateur des "Curiositez du Roy," la toute première forme du Cabinet du Roi, et ceci dès 1602. Puis viennent les expéditions de 1612, 1624, 1626; et 1628 avec les Razilly, de la Ravardière, de Chandeuil, le sieur Hautepine, etc. En dépit de nombreux revers nés de la compétition entre puissances européennes, essentiellement le Portugal et la France, cette série d'entreprises aboutit à la formation de la Compagnie du Cap Nord en 1633, et c'est en 1637 qu'est construite la première maison fortifiée de Cayenne.

Suivent alors les contingents de colons de 1638 et 1643; et à nouveau des désastres, des échecs, des massacres et des conflits avec les Hollandais et les Portugais jusqu'à ce qu'en 1652 la Compagnie de la France Equinoxiale prenne l'affaire en mains, mais voilà les anglais qui prennent possession de la Guyane et n'en seront délogés qu'en 1663 par Lefebure de la Barre. Les colons anglais avaient introduit la culture de l'indigo et de la canne à sucre à Cayenne.

Ce ne fut qu'en 1664 que Colbert abandonnant définitivement le rêve de l'Eldorado; et adoptant des vues plus réalistes analogues à celle des britanniques, plaça la colonie sous l'autorité de la Compagnie des Indes Occidentales, et favorisa l'essor des plantations. Ceci n'empêcha pas la compétition d'exercer ses ravages en faisant passer le continent de mains en mains, des Français aux Anglais, des Anglais aux Hollandais jusqu'en 1709, année où les Jésuites, déjà installés depuis 1672, construisirent une mission sur le Kourou, explorant le Maroni, et créant un poste sur le haut Oyapok avant 1736. De tant de tribulations, de morts, de pertes, il devait naître une colonie mourante, continuellement maintenue en survie artificielle par l'introduction de nouveaux colons voués à la mort. La politique du Gouvernement était celle des grandes concessions sans limites précises, mais avec des titres personnels. Interdiction était faite de produire quoique ce soit qui puisse contrarier l'exportation depuis la France de produits métropolitains, et tout le bétail de la Guyane y était importé.

Ces traits de la politique française sont très importants car c'est contre de tels faits qu'Adanson s'élèvera en proposant au contraire d'introduire

et de produire sur place tout ce qui était nécessaire à l'élévation du niveau de vie des colons. En 1740, il n'y avait à Cayenne que 90 blancs, 1500 esclaves noirs, et 120 indiens esclaves. Les maisons y étaient au nombre de 150. Trois ans plus tard toute la colonie de Guyane ne comptait que 5.300 hommes dont 600 blancs, 4300 esclaves, et quelques centaines d'hommes libres, plus 300 hommes de garnison. Les surfaces cultivées atteignaient 1300 hectares et produisaient du sucre, des arachides, de l'indigo, du coton, du manioc, du café. Ce ne fut qu'une prospérité passagère, car par suite de la guerre de la Succession d'Autriche et du Traité de Paris, la Guyane fut négligée et s'affaiblit étant incapable de se subvenir à elle-même. Le dernier bateau parvint en 1758, la même année que la prise du Sénégal par les Anglais, et l'année suivante la colonie était obligée de se ravitailler à Surinam. C'est dans de telles conditions que l'on décida de tenter une nouvelle expérience. Il est difficile d'en blamer de Choiseuil, c'était une habitude séculaire, et des dizaines de milliers de morts avaient déjà jalonné les tentatives antérieures.

Examinons à présent ce que proposait Adanson dans ses mémoires. Il était parfaitement informé de la littérature se rapportant à la colonie, il avait une longue expérience coloniale, de ses faiblesses, de ses défauts, des difficultés nées des hommes et des institutions. Il savait combien étaient importantes les conditions matérielles dans les entreprises tropicales; il savait aussi tout le soin qu'il faut apporter à la préparation des expéditions, et surtout au choix des hommes, un seul d'entre eux pouvant faire échouer toute l'entreprise. Ses mémoires nous sont connus par quatre manuscrits en dépôts d'archives parisiens. Ceci ne veut cependant pas dire qu'il n'en existe pas d'autres.

A la Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, dans le fonds du Ministère de la France d'Outre-Mer. (Carton 15, Série C/6, années 1760-1769). Il s'agit de deux mémoires dans un cahier de 36 folio.

Dans le même dépôt, mais dans le fonds français n° 6244 du folio 140 au 196, nous trouvons les mémoires originaux et la lettre adressée par Adanson à de Choiseuil le 7 Juillet 1763. Aux Archives Nationales, j'ai eu la bonne fortune de retrouver dans le fonds Colonies Série C/4, volume 26, le second mémoire autographe sur Cayenne en date du 15 Juin 1763, les 3ème et 4ème mémoires et les lettres d'introduction des 16 Juillet et 7 Août 1763. Enfin dans le même dépôt et le même fonds, mais dans la série F/3 60 (3.23), Répertoire 1004, figure la description générale de Gorée datée de 1763 et la lettre à de Choiseuil au sujet des quatre mémoires.

Les deux premiers ensembles ont été étudiés par Froidevaux¹⁰ dans deux articles publiés dans le *Bulletin de Géographie Historique et Descriptive* respectivement en 1893 et 1899, mais les deux derniers n'ont jamais été exploités.

Parmi les neuf raisons qui ont entraîné Adanson à écrire ces mémoires il en est une qui fait allusion à un plan précédent, probablement celui de Préfontaines et dont notre naturaliste a été informé. Il le juge "trop nombreux et trop dispendieux pour un rocher extrêmement borné (qu'est Gorée), facile à fortifier suffisamment avec beaucoup moins de monde et de dépense, et dont les environs ne peuvent guère nourrir que cent hommes soit blancs soit nègres qui suffiraient à sa défense" (Fonds Colonies, Sér. F/3, 60 fol. 4). Adanson, dans son argumentation de présentation insiste sur le fait que Gorée constitue un point de départ, un centre de raliement pour l'expédition de Cayenne, en y concentrant les plantes et animaux à faire passer outre-Atlantique. Il se reporte à l'expérience qu'il a acquise lors de son voyage et insiste sur le fait qu'il est en possession de nombre de connaissances, qui déclare-t-il sont "pour ainsi dire inutiles dans toutes autres circonstances, et qui sont comme mortes entre les mains d'un particulier comme (lui) qui n'a aucune manutention relative aux colonies, ni aucune autorité pour les faire valoir" (*ibid.*, fol. 5). Il est manifeste qu'Adanson propose ici de mettre à la disposition du gouvernement les renseignements qu'il a rapporté du Sénégal essentiellement à propos des plantes utiles et de l'indigo et qu'il n'a pas voulu, ou pu, publier. Mais, poursuit-il, les particuliers n'ont pas le droit de publier de tels renseignements car ils sont dangereux pour la patrie s'ils viennent à tomber dans le domaine public, ce qui excite la jalousie et l'envie des étrangers, et crée des démêlés particuliers entraînant des guerres. Adanson cite une dizaine d'exemples pris dans l'Antiquité et dans l'Histoire moderne de semblables conflits nés d'un désir d'accaparement des richesses signalées dans des travaux malencontreusement diffusés. Il s'adresse essentiellement à l'Angleterre, "puissance inquiète et ombrageuse," dont il redoute les attaques sur nos possessions encore faibles. Il recommande la plus grande discrétion jusqu'à ce que l'établissement projeté soit suffisamment fort pour subvenir à ses propres besoins. Pour faire mieux accepter ces principes Adanson n'hésite pas à flatter de Choiseul en lui écrivant:

¹⁰ Froidevaux, H. "Les mémoires inédits d'Adanson sur l'île de Gorée et la Guyane." *Bull. Géogr. Hist. & Descriptive*, 13: 76-100. 1899 [1900]; also "Un projet de voyage du botaniste Adanson en 1763." *Op. cit.* 8: 221-233. 1893 [1894].

Votre grandeur me pardonnera, je l'espère, la liberté que je prends d'ouvrir ainsi mon avis, je crois parler en secret en m'adressant à un ministre, qui cherche le bien ; je crois pouvoir jouir du privilège comme patriote, comme philosophe zélé, comme citoyen, enfin je crois ne devoir avoir rien de caché pour un ministre éclairé, qui tient les rênes des deux parties les plus brillantes du Gouvernement, et qui est si disposé à faire fleurir le commerce le plus étendu et le plus avantageux dans le nouvel établissement de Cayenne, qui en est susceptible par le projet de l'Administration la mieux entendue (*ibid.*, fol. 7).

Pour Adanson, non seulement il faut que les renseignements et connaissances soient traités confidentiellement, mais encore, doivent elles être vérifiées et reconnues bonnes, par des gens connus pour capables, auxquels on aura recours pour examiner, contrôler et confronter les questions des gouverneurs, intendants, et autres commandants des colonies. Il convient que ces experts soient assez instruits et capables pour mener à bien leur tâche. Ces conseils sont remarquablement éclairés, et tendent à instituer un véritable conseil scientifique, composé de savants chargés d'expertiser les mémoires et rapports administratifs en vue de dresser le plan de développement économique. C'est là une idée qui lui est chère et dont il entretiendra d'Averdy et Trudaine dans une note qu'il rédigera plusieurs années après l'échec de la tentative de Choiseuil (lettre du 20 Mars 1768, Hunt Botanical Library, AD 130). Il insiste alors sur le fait que la Compagnie des Indes manque de personnes responsables connaissant l'histoire naturelle de ses comptoirs, et propose la nomination de Commissaires à la manière de ceux de l'Académie des Sciences.

Si de tels principes avaient été compris et mis en application, les Français auraient évité le désastre du Kourou, celui de la Méduse, et de la Société Philanthropique du Cap Vert, pour ne parler que d'échecs anciens. Nous aurions vu dès l'Ancien Régime se constituer un Institut de Recherche Scientifique appliquée aux Territoires d'Outre-Mer.

Adanson préconise également l'envoi de "gens de confiance et assez habiles" pour instruire le Ministre, ce qui équivalait à nos missions scientifiques et à nos conseillers techniques. Tous les savants et techniciens utilisés à de tels travaux auraient dû être astreints au secret, et il aurait convenu que, par le jeu de la censure (Adanson était lui-même censeur), rien ne soit publié susceptible de porter tort aux entreprises menées en secret par le Gouvernement. Cependant ce secret aurait obligatoirement entraîné un préjudice pour les hommes de science qui y seraient astreints. L'intérêt d'état passant avant celui des personnes

privées, les auteurs de découvertes intéressantes se seraient vu privés de la publicité flatteuse qui s'attache à ce genre de mérite, et Adanson songe qu'il n'aurait été que justice de les indemniser du sacrifice consenti. Au reste, le gouvernement aurait eu tout avantage à procéder ainsi, car en obligeant les savants à l'aide de pensions ou d'emplois honnêtes il se les serait attachés et les aurait empêchés de passer à l'étranger. La détention de mémoires présentant un intérêt national et devant rester secrets, aurait dû être interdite aux descendants des promoteurs, et afin d'éviter que les héritiers n'en viennent à monnayer ces pièces, et les fassent passer à l'étranger Adanson propose qu'ils soient rachetés.

En conclusion de ces principes l'auteur rappelle qu'il s'est privé lui-même de la jouissance de publier les résultats de son voyage pour de semblables raisons, et précise qu'il a apporté "une attention particulière" à ne rien avoir à se reprocher, ce qui n'est, nous le savons, que partiellement vrai.

Ceci nous permet de considérer le *Mémoire* sur Gorée comme le complément de la relation publiée du *Voyage*. Nous retrouvons dans le plan qu'il trace les principes analytiques qui marquent toute son oeuvre. Après un exposé général il présente les avantages et les moyens de tirer partie du comptoir. Viennent ensuite les choses à faire nécessairement, celles qu'il est indifférent de faire ou de ne pas faire, enfin celles qu'il ne faut pas faire, chacune de ces options étant décomposée en "pourquoi" et "comment."

La description de Gorée et du trafic éhonté qu'y font les agents de la Compagnie au détriment de l'Etat, est des plus vivante et intéressante. Il en est de même de l'analyse de la société métis et de l'influence des femmes dites "signares" sur ce trafic. Cette société, dont le nombre croissait rapidement, était une charge écrasante pour la Compagnie :

... les garçons mulâtres ont été employés au service pour ouvriers ou matelots, mais toujours comme maîtres, étant nés de français, et non comme esclaves, quand même leur mère eut été esclave. Les filles mulâtresses ont joui des privilèges de leur mère, privilèges que leur couleur brune ou basanée, si approchant de leur père leur a fait étendre au point que non seulement, mais encore, leurs esclaves dont le nombre augmentait sans cesse étaient à la charge de la Compagnie, qui a toujours ignoré les désordres et les abus qu'a entraîné de commerce illicite. Les privilèges accordés à ces femmes par l'abus de la mauvaise gestion d'un pays si éloigné du maître ont été si honéreux, et presque toujours pernicieux aux français qui n'avaient pas le moyen d'entretenir des dames de cette espèce ... (*ibid.*, fol. 28.)

Adanson nous donne le relevé de recensement de Gorée, où sont

consignées nominalement les signares et leurs maisons. Leur nombre s'élève à 25 mulâtresses, 18 mulâtres, 16 négresses, 6 nègres, et 131 captifs. En face de cette société locale, la Compagnie entretenait 60 maîtres (chiffres de 1750 à 1754) en temps de paix, soit 6 à 8 officiers, 30 soldats, 15 ouvriers, et 4 matelots nègres ou mulâtres. Lors de la guerre de Sept Ans, le nombre de militaires s'est élevé jusque 250. Mais rétablir l'ordre dans l'île ne suffit pas, et Adanson a parfaitement compris qu'il convient de se tenir au courant de ce qui se passait sur le continent ou Grande Terre. Le Roi du Cayor (le Damel) en est propriétaire ainsi que de l'île.

Ainsi la politique d'assainissement préconisée par Adanson tendait à rendre à Gorée son rôle de point d'appui et à lui permettre de n'être pas à la charge de la Compagnie. Il faut aussi s'assurer l'amitié des chefs de l'intérieur. Ce n'est qu'au prix de ces améliorations qu'il sera possible d'utiliser Gorée comme base militaire et économique, comme point de relais vers la colonie à fonder à la Guyane.

Adanson passe ensuite à l'organisation du voyage qu'il propose. Nous connaissons les qualités qu'il montra lors de la préparation de sa mission de 1748, nous les retrouvons ici avec encore plus de minutie. Le gouvernement n'était pas alors constitué uniquement de gens convaincus de l'utilité d'accroître le nombre de genres et espèces commercialisables. Un certain parti, considérant que le Jardin du Roi possédait déjà de 2 à 3.000 espèces cultivées, il était inutile de courir les mers pour en rapporter 10.000 autres. Adanson entreprend de convaincre ces retardataires. Ses termes sont énergiques et judicieux :

Non, je dis avec autant de fondement que de conviction que les connaissances bornées à un trop petit nombre d'objets, ne suffisent pas pour la perfection d'une science aussi utile (que la botanique); je dis plus, c'est que pour l'accroissement même du commerce il est essentiel que nous étendions indéfiniment davantage; il sera facile de s'en convaincre en considérant que ces plantes utiles n'ont été découvertes que successivement" (Fr. 6244, fol. 150^e).

Afin d'accroître le nombre des espèces cultivées et leur répartition géographique il faut effectuer des voyages et ces voyages répondent à trois objectifs essentiels :

1° transporter d'une de nos colonies en une autre les divers commerces qui y manquent et qui nous appartiennent.

2° tirer des colonies étrangères les objets de commerce que nous ne possédons pas et qui leur appartiennent.

3° découvrir dans nos colonies les objets de commerce que les autres croient posséder seuls, ou même découvrir de nouveaux produits inconnus à toutes les nations européennes" (*ibid.*, fol. 150^e).

Ce sont les principes mêmes de l'introduction d'espèces exotiques, et de la prospection des ressources naturelles que pose ici Adanson.

Ce voyage, il semble bien que l'idée originelle n'en soit pas d'Adanson, mais de Choiseuil ou Accaron, car notre naturaliste écrit "le voyage que votre Grandeur m'a fait proposer par M. Accaron." Cependant l'idée de passer par Gorée pour se rendre ensuite à Cayenne peut être née chez Adanson de l'observation de l'itinéraire classique du voyage triangulaire France-Côte d'Afrique-Amérique-France.

Au reste Adanson remercie le ministre d'avoir bien voulu penser à lui pour ce voyage et de s'être souvenu des résultats acquis au Sénégal. Et le voilà qui en revient à son maudit mal de mer, déclarant au Ministre qu'il avait renoncé à toute idée de traversée maritime jusqu'au jour où on le pria de préparer cette mission. Le mal de mer n'était pas la seule raison de sa décision, et il expose les mille difficultés et souffrances éprouvées au Sénégal, difficultés nées "encore plus de la part des français même, que de la part des étrangers, des nègres, des lions, et autres bêtes féroces; enfin à cause du désagrément d'avoir sacrifié sa jeunesse et sa fortune personnelle pour des voyages utiles, dont il attend depuis neuf ans le moindre remerciement ou la moindre allocation." Or ces lignes étaient écrites en 1763, l'année précédant la vente de son cabinet au Roi et alors qu'Adanson désespérait de parvenir un jour à un accord à ce propos. Il faut ajouter qu'il convenait, bien entendu, de se faire prier et d'ajouter du prix à son zèle. Mais Adanson "toujours bon citoyen, toujours zélé et courageux à tout entreprendre quand il s'agit de l'intérêt de la nation est prêt à répondre aux sages intentions du gouvernement dès que le Roi l'ordonne, persuadé que tout sera disposé pour procurer à un semblable voyage les facilités proportionnelles à la protection que Sa Majesté a toujours accordée aux talens et à l'utilité qui peut résulter pour notre commerce" (*ibid.*, fol. 150^r, 151^r).

Passons à présent à l'examen de l'objet du voyage. Ayant accepté le principe du déplacement, Adanson en fixe les objets précis, savoir :

1° introduction à Cayenne de la culture du gommier, de l'indigo, tous deux du Sénégal, et de la vigne des Canaries. Il semble qu'Adanson n'ait pas eu connaissance de l'essai d'introduction de l'indigo par les Anglais, à moins qu'il ne veuille l'ignorer comme n'étant pas de la variété sénégalaise sur la quelle il fondait les plus grands espoirs. Il préconise ensuite l'introduction du tabac, du coton, des épices et plantes à teinture, à pature, et "ouvragères," tels que bois de construction, l'ébène, le campeche.

2° Vient ensuite la recherche de toutes les plantes et animaux des colonies françaises et étrangères depuis les Iles Canaries, les Iles du Cap Vert, Gorée, Bissau jusque Sierra Leone, de la côte du Sénégal, de Cayenne, du Brésil, de la Baie de tous les Saints, la Martinique, la Guadeloupe jusque Saint-Domingue, le Mississippi, et les Iles Açores, ceci afin de procéder à des échanges, et surtout de procurer "au nouvel établissement de Cayenne tant du côté du commerce que pour la vie avec profusion pour ainsi dire, toutes les ressources qui se trouvent éparées çà et là dans notre hémisphère (*ibid.*, fol. 151^r).

3° Procéder à une reconnaissance géographique sous forme de levés des surfaces, de points géodésiques, pédologiques, des conditions d'économie agricole. Procéder ensuite à l'inventaire des ressources non exploitées par les européens, mais utilisées par les indigènes tels que racines, légumes, paturages, fruits, bois de chauffage, teintures, animaux, etc.

4° Faire le relevé des animaux consommables en boucherie et des animaux de transport.

5° Etablir le rapport ou produit de chaque type de commerce.

6° Etudier l'état de l'administration.

On conçoit aisément l'ampleur d'un tel programme, et on en saisit les raisons. Dans une mise en valeur, et dans le projet d'établissement d'un peuplement nouveau, il convient non seulement de procéder aux implantations les plus rentables de plantes et d'animaux, mais encore de tirer le maximum de bénéfice des expériences antérieures. La technique impose de comparer les qualités des milieux originels et de dépaysement, et d'inventorier les terres susceptibles d'être exploitées. Les problèmes purement agronomiques ne sont pas les seuls à envisager, et chaque produit doit venir s'inscrire dans la nouvelle économie. On ne pourra estimer la rentabilité de chaque produit que par l'étude comparée des marchés. Enfin rien ne sert de vouloir développer un pays si l'on sait par avance que la mauvaise gestion, les prévarications, et les abus de toutes sortes grèveront le budget si lourdement que l'opération s'avèrera sous peu une catastrophe. C'est ici que nous voyons Adanson introduire une allusion à une autre enquête à effectuer en métropole dont il sera question ultérieurement.

Compte-tenu des impératifs saisonniers de la navigation à voile, il convient, selon Adanson, de procéder selon un itinéraire savamment établi combinant le régime des vents et les saisons agricoles afin de gagner du temps tout en recueillant les graines dans l'état de maturité voulue.

Si vous partez dans la saison des calmes ou des ouragans, des vents contraires au lieu où vous devez aller, vous risquez votre vaisseau, vous-même et votre monde, et par conséquent manquez votre but; au lieu d'un voyage court, sain, agréable, vous ferez un voyage maladif, ennuyeux, dispendieux, et vous courrez le risque de perdre la plupart des graines huileuses qui rancissent facilement, ou des plantes en pied qui sont dans des caisses; enfin le dépérissement ou la mort des bestiaux que vous transportez (*ibid.*, fol. 152^r).

En conséquence Adanson fixe le programme suivant: départ de France le premier septembre; arrivée vers le 20 ou 25 à Ténériffe, où il compte séjourner de 10 à 15 jours; et arrivée à Gorée entre le 10 et le 15 Octobre, temps de la fin des pluies, de la récolte des graines et du rétablissement des vents alizés.

Tout retard entrainerait bien entendu de graves inconvénients reportant le départ de France à Février ou Mars de l'année suivante, mais avec obligation de séjourner à Gorée un an de plus "et ayant déjà 36 ans, deux années sont bonnes à gagner dans un voyage de 6 à 7 ans, et qui serait (alors) de 8 à 9 ans." Il convient d'autant plus de s'assurer du maximum de sécurité que l'on ne sait jamais si la saison sera bonne et si les graines pourront être récoltées: "j'ai vu des années où les graines de gommier ne mûrissent pas parceque les pluies tombaient dans les temps de la fleur, et la faisaient couler," et d'autres où les graines moisissent par les pluies tombées plus tard qu'à la saison ordinaire. (*ibid.*, fol. 153^r).

Il faut de 10 à 15 jours à Ténériffe, et l'objet principal de cette escale est de réunir assez de vivres pour nourrir les 200 européens qui feront partie de l'expédition de peuplement suivant le voyage d'Adanson, et devant escaler à Gorée "où il est douteux que l'on puisse trouver aux environs assez de mil et de grain pour nourrir les 200 européens, plus les 100 à 140 habitants ou naturels de cette ile, (et de plus) qu'on ne peut sans risque de se mettre à dos tout le pays nourrir pendant un à six mois, plus ou moins, 30 à 40 bestiaux jusqu'à ce qu'on les embarque pour Cayene" (*ibid.* fol. 153^v). Ce texte nous apprend qu'Adanson avait l'intention de procéder à son voyage avec le strict minimum de personnel, et d'être suivi ultérieurement par un contingent de 200 européens, lorsque le travail préparatoire et d'aménagement des escales aurait été mené à bien. Il désirait pour le bien de l'entreprise et pour la liberté de son travail ne pas se trouver "dans les premiers embarras d'une entreprise de possession quelquefois tumultueuse à laquelle je serais entièrement inutile, n'ayant aucun commandement" (*ibid.*, fol. 154^r).

Mais la mission ne s'arrête pas là, et Adanson se propose d'installer les

émigrants dans leur escale assez longue à Gorée. Pour ce faire, il doit marquer sur cette île la distribution du terrain sur lequel on doit bâtir, et celui qu'il est essentiel de destiner à la culture et de conserver comme jardinage. Pour assurer une telle entreprise Adanson demande à ce que l'on procède immédiatement à la construction de la citerne et du gouvernement. Il déterminera les diverses espèces de pierres adaptées à chaque bâtiment en préservant celles "qu'il faut ménager ou se dispenser de tirer" et procédera sur le continent à la prospection des carrières possibles, recherchant "une belle pierre blanche à bâtir, semblable pour le grain et pour la dureté à la pierre de l'Isle de France" (Pierre de Rufisque). Cette prospection concorde avec la note manuscrite trouvée dans le dossier Adanson de l'Académie des Sciences. Adanson comptait être rejoint par les colons, assister à leur séjour et rester encore quelque temps après leur embarquement. C'est alors que débarrassé des soucis du contingent, il aurait donné tous ses soins au jardin pour la multiplication des graines qu'il aurait recueillies. Il s'agit d'un jardin de 20 ou 30 toises carrées dont d'occuperait son adjoint botaniste. La vigne des Canaries serait plantée dans le jardin autour de la Montagne et placée en caisses.

Simultanément, il se chargera de prendre langue avec les Maures pour se procurer les chameaux, les éléphants et les boeufs. Enfin en Janvier 1764, il aurait dû se rendre chez les Anglais sur le Niger (Sénégal) durant une Guinzaine de jours pour y récolter la gomme. Il songe à utiliser un brigantin et être accompagné du bateau de Gorée de 40 à 60 tonneaux. C'est ici qu'Adanson développe son plan afin de ramener discrètement les graines de gommier sans attirer l'attention des anglais. Outre les ruses classiques consistant à amener ses nègres d'un côté tandis que son second chassera la gomme d'un autre, Adanson compte sur l'amitié unissant son second à Mr. Barnes, nouveau Gouverneur anglais du Sénégal. Il ne nous a malheureusement pas laissé le nom de ce second sur lequel il comptait.

Vient ensuite un court voyage en Gambie, pour recueillir cette fois le petit riz rouge en casqué et décasqué, le petit poivre, le Mampta, le Pistachier, le grand bambou, le Farobier. Il compte descendre plus vers le sud en direction de la Sierra Leone d'où il pense pouvoir ramener la chèvre à jambes courtes et de beau maroquin, des bois, et des chevaux barbes. Il signale quelques difficultés à envisager sur la côte s'il ne traitait que des graines, et prévient qu'il sera certainement obligé de passer par les exigences des nègres portugais de mauvaise réputation, et à qui il faudra bien acheter quelques esclaves pour ne pas attirer leur colère.

Ce périple littoral devait occuper notre naturaliste jusqu'en mai ou début juin, après quoi, il serait rentré, à Gorée et n'embarquer pour Cayene qu'en Octobre. Ce nouveau délais de quatre mois serait mis à profit pour prospecter le Cap-Vert et la forêt de Krampsane, ainsi que celle de Mbo. Il devait aussi visiter Rufisque, Portudal, et Joal toujours en vue de récolter des graines. On peut se rendre compte que ce projet retrace l'ensemble des déplacements qu'il avait réellement effectués entre 1749 et 1753.

Il estime que la traversée de Gorée à Cayene devait durer de six à huit semaines, et que son brigantin étant en mer depuis plus d'un an, et devant y rester encore six à sept, ne sera pas capable d'emmener, outre son monde, la nourriture nécessaire au voyage, les graines, les plantes en pieds occupant une place considérable et les animaux. En conséquence il ne se chargera d'aucune de ces dernières, qui suivront à la première occasion.

Dans son trajet vers la Guyane, il n'oublie pas de s'arrêter à l'Île de Feu dans l'archipel du Cap Vert pour prendre des cabrits particuliers à cette île, et y examiner les possibilités de complément de graines. La traversée peut se faire, selon lui, soit en Octobre soit en Janvier, ce qui aurait dû l'amener à Cayene en décembre 1764 ou Mars 1765. Son premier soin en y parvenant devait être de procéder à une reconnaissance pédologique détaillée dans les environs de la ville sur deux à trois lieues afin de déterminer les emplacements à retenir pour chaque espèce à implanter.

Il préconise ensuite de lever la carte littorale maritime, celle des rivières, des ruisseaux, et des bas fonds analogues aux "nyayes" du Sénégal. Les bois, prairies, et les dunes devaient faire l'objet de travaux particuliers. Il y ajoute l'estimation des altitudes des diverses montagnes. Une seconde inspection pédologique devait le renseigner sur la profondeur des terres, et permettre un lever sociophytogéographique, afin de s'assurer des espèces et de leur répartition naturelle. Et c'est ici qu'Adanson fait figure de novateur, désirant procéder à des mises en réserve de productions devant être protégées pour une exploitation rationnelle. Certaines essences du peuplement naturel devaient faire l'objet de soins particuliers dans leur milieu Primitif afin de sauvegarder les arbres à teinture, à fruits, à bois. Ainsi se dessinerait la physionomie de la région, et l'on pourrait délimiter les emplacements que l'on serait amené à brûler comme inutiles ou dangereux, afin d'y établir les espèces cultivées utiles. Tout ce travail s'associe évidemment au dessin de tous les animaux rencontrés, qu'il s'agisse d'invertébrés ou de vertébrés, et

ceci dans le but d'enrichir les collections du Cabinet du Roi.

Cette prospection occuperait le temps d'Adanson jusqu'en Mai 1765 après quoi il comptait aller passer deux ou trois mois au Brésil jusqu'à la Baie de Tous-les-Saints pour y poursuivre ses prospections de nouvelles espèces. C'est pendant ce temps que les plants amenés en caisses depuis Gorée devaient avoir le temps de prospérer et de forcer, essentiellement ceux d'indigo. Nouveau retour à Cayenne, où il devait rester jusqu'en 1767. Ce devait être le période d'installation de l'indigoterie pendant laquelle on formerait un maître teinturier "discret, intelligent et de confiance;" et d'établissement des diverses plantations, telles que celles de gommiers, de riz, de fourrage, de vigne, de froment, etc. On aurait été à même d'étendre les terres en exploitation assez loin, jusqu'à la montagne. Mais une nouvelle prospection sera alors nécessaire dans ces lieux éloignés de la capitale afin de compléter les espèces déjà en exploitation, mais encore et surtout pour y détecter les indices minéraux, et éventuellement les mines d'or, d'argent, ou de pierres précieuses; car pour Adanson le vieux rêve de l'Eldorado n'est pas complètement mort. Il soupçonne qu'il y a quelque chose de vrai dans cette vieille affaire, car il a "d'assez fortes raisons de soupçonner l'existence (de ces substances précieuses) par les indices que m'a fourni l'examen des terres que j'ai vues de ce pays" (*ibid.*, fol 155^r).

Avant de s'embarquer pour la Martinique en Mai 1767, il se propose d'effectuer un séjour de un à deux mois dans l'île de Cayenne. Puis le même programme se renouvelle à la Martinique où il compte prélever de nombreuses espèces dont le fraiser du Chili. Cette prospection devait le retenir un an, et en Juin 1768 il songeait à s'embarquer pour la Guadeloupe, où il aurait séjourné six mois. Novembre 1768 ou Janvier 1769, devait voir son départ pour Saint-Domingue, toujours dans le même but et pour la même durée. Il comptait alors rentrer en France en s'arrêtant à Fayal, où il avait encore quelques échantillons à récolter, et arriver enfin à Bordeaux fin septembre. Mais si le Roi venait à l'exiger, il serait alors au départ de Saint-Domingue disposé à passer huit mois au Mississippi, ce qui l'aurait fait rentrer en Mai 1770.

Un tel périple ne souffrait aucun retard, chaque nouveau délais allongeant l'ensemble et décalant le synchronisme. C'est une des raisons pour lesquelles il désirait être indépendant de l'embarquement des colons, et en admettant qu'un délais vienne à être nécessaire, il serait plus utile au Sénégal qu'à Paris.

Si nous nous sommes attardés à décrire ce projet, c'est pour montrer

qu'Adanson n'avait nullement des vues utopiques, mais qu'il préconisait là un plan de développement que ne désapprouveraient pas nos modernes planificateurs. Evidemment une telle entreprise demandait des fonds et du matériel. Adanson a dressé le tableau de ses besoins. Le bâtiment devait être un brigantin à deux mâts, bien lesté, de 30 à 60 hommes d'équipage, armé de 8 canons et 4 pierriers. Il convenait qu'il soit aménagé en vue d'une vie à bord de plus de huit années et qu'il soit pourvu d'une dunette assez haute, d'un logement commode pour le travail et une galerie pour les caisses des plantes. Un tel bateau demandait annuellement 50.000 livres d'entretien. En outre 65.000 livres devaient se répartir comme suit : nourriture de la compagnie de cinq personnes, plus quatre nègres, deux domestiques, huit à dix matelots ou soldats ; les fonds nécessaires à l'achat des graines, curiosités naturelles, présents de bienvenue.

Adanson fait appel à ses notes de voyages du Sénégal, et nous apprend qu'il disposait alors d'une pirogue, d'un canot ou deux chaloupes avec trois nègres à son service, dont deux cubalots à six livres par mois, un interprète à 24 livres. Les dépenses pour les repas étaient alors de 6 pattes de fer à 10 shillings. Ainsi en 1749 la journée de voyage revenait : dîner à 6 pattes de fer par personne, soit pour 5 personnes, plus Adanson—15 livres ; auxquels il faut ajouter 12 livres pour le dîner des nègres et 16 livres pour le salaire de ces derniers. Les neuf matelots reçoivent "pour boire" la contrepartie de quatre pattes de fer soit 18 livres en tout et les achats de la journée étaient estimées à 6 livres. Ceci donne une estimation de 85 livres journalières pour la mission prévue, calculée sur les bases de 1749, qui n'avaient guère variées en 1763.

Nous n'examinerons pas en détail la partie des mémoires se rapportant aux instructions à donner aux Commandants et Intendants ou Gouverneurs. On y retrouve toujours le même souci de faire respecter le plus totalement possible le secret des préparatifs, des buts, et de résultats. On y trouve aussi les ordres à donner en vue de remédier aux abus déshonorant et ruinant le pays et la Compagnie. Sans aller jusqu'à prétendre que ces instructions aient été abusives, et tout en donnant entièrement raison à Adanson, on peut se demander s'il n'a pas eu tort de les incorporer par écrit dans ses mémoires. Il s'agissait là de graves questions que n'ignoraient pas les bureaux de M. Accaron, et il est probable qu'il aurait été plus adroit de les présenter oralement au ministre. Au reste Adanson s'en est rendu compte du moins partiellement lorsqu'il écrivit à de Choiseul, qu'il est absolument indispensable pour lui d'avoir un entretien privé avec le Ministre. Notons par ailleurs

qu'il attaquait là l'autorité des intendants et gouverneurs, or parmi les auteurs de rapports nous avons vu l'irascible intendant Thibaut de Chanvallon, et le Gouverneur de Préfontaines. Ces derniers directement intéressés dans l'entreprise eurent très probablement connaissance des Mémoires d'Adanson, et rappelons-nous que de Chavallon intriguait avec succès à la Cour. Mais il y a bien d'autres maladresses expliquant en partie pourquoi Accaron après avoir donné des instructions favorables à la mise en route du projet Adanson, devint tout à coup beaucoup plus circonspect, et ceci d'autant plus facilement que le plan de Préfontaines était déjà en action.

En premier lieu, Adanson manifesta son mécontentement lorsqu'il apprit qu'Accaron croyant l'obliger avait donné des ordres à Gorée pour que l'on commence à collecter de la gomme chez les Anglais de Saint-Louis, ce qui était évidemment peu politique. En second lieu, Adanson mêla à son projet une prétention à la survivance de de Buffon alors malade, en arguant qu'un aussi long voyage l'éloignant de la France le priverait des appuis nécessaires lors de la mort de l'Intendant du Jardin du Roi pour jouir de sa succession. Il prenait les devants, mais se barra du même coup, et définitivement le chemin. Puis vient un petit paragraphe où il demande que lui soit conservé sa petite pension de 500 livres qu'il utilise à faire vivre sa vieille mère. Enfin il laisse entendre qu'étant promoteur de la future richesse de Cayenne, il accepterait avec reconnaissance des parts de fondateur dans les diverses entreprises telles qu'Indigoterie, sucreries ou fabriques de tabac, arguant que cela réaffirmerait une fortune compromise par les dépenses qu'il avait faites pour le bien de la France. Il s'agissait des frais d'impression du Voyage, du remboursement des souscripteurs au second volume de l'*Histoire naturelle du Sénégal*, et de la publication du premier volume des *Familles des plantes* sorti de presses en Février de la même année. On lui aurait peut-être pardonné, s'il n'avait eu devant lui les "personnes ayant remis des fonds pour Cayenne" dont la liste couvre 29 feuillets (Bibliothèque Nationale, Ms. Fr. 6233 et 6234.).

Mais revenons aux diverses productions signalées par Adanson dans ses mémoires et qu'il comptait installer à Cayenne.

Il distingue quatre types de productions :

- 1° les plantes à cultiver pour le commerce
- 2° les plantes à cultiver pour la nourriture
- 3° les plantes médicinales
- 4° les espèces utiles aux arts, teintures, travaux et ouvrages.

Nous suivrons la liste de ces quatre groupes :

Plantes commerciales :

- a. Uerek ou Gommier blanc ; b. Neb-neb ; c. Gonaké ; d. sung ; e. Ded Ces cinq espèces de gommiers fournissent un produit fort prisé et dont le prix est élevé. Il y aurait tout avantage à en propager la culture afin de concurrencer les gommres anglaises.
- f. Ngange, espèce d'indigo en buisson
- g. Outenu-oualof
- h. Outenu Bar, qui sont deux espèces de coton
- i. Tamaka ou tabac en arbre de 8 à 10 pieds de haut
- j. Jinjambre sauvage à larges feuilles.

Parmi les plantes nutritives, Adanson distingue les farineuses :

- a. Dogoup-nioul ou petit mil, permettant aussi de faire le sanglé "ou bouillie claire à base de lait et de mil, la bouillie épaisse s'appelle Kouskous-lakere"
- b. Gianart ou gros mil ou sorgho
- c. le petit mil rouge
- d. Kiaeul, "racine du Liasi, espèce de souchet sucré dont on fait un pain plus agréable que le pain d'épices"
- e. Oull ou Farobier, "arbre de 60 pieds, donnant des gousses grosses comme le petit doigt renfermant des graines noires et donnant une farine"
- f. Niebe oualof, "espèce d'haricot annuel"
- g. Fève de Gambie, haricot vivace grimpant
- h. Haricot vivace grimpant sauvageon
- i. Kajan ou pois d'Angola ("déjà à Cayene")
- j. Geste ou Monbudi à graines se mangeant comme la noisette ("déjà à Cayene")
- k. Gubagub, "mais qui ne mérite guère d'être cultivé"

Adanson ajoute qu'il existe beaucoup d'autres espèces de haricots que l'on pourrait porter à Cayene.

Viennent ensuite les racines :

- a. Mamfafa ou Choux Charibes, "Kolokasia dont on cuit les feuilles pour la soupe. Il doit être depuis longtemps à Cayene."
- b. Igname et Manioc "qui y sont sans doute, mais ne constituent pas un mets à proposer pour les européens, cette colonie étant destinée à des blancs"

Suivent les herbages : dans lesquels Adanson inclut l'épinard d'Afrique et le Beab qui est l'oseille des nègres, tous deux transportés depuis longtemps" (à Cayene). Les fruits sont divisés en fruits de terre et fruits branchés.

Parmi les premiers nous trouvons :

- a. Nibann, "petite calebasse qui se mange cuite"
- b. Poupon "ou petit melon d'eau qui se cuit"
- c. Boundi Kouk, "autre melon mais moins sain à chaire rouge"
- d. Bounndi, "melon d'eau de la grande espèce du poids de 30 à 70 livres, à chaire blanche"
- e. L'ananas, "doit depuis longtemps être à Cayene"

Les fruits branchés sont :

- a. "Goui, Boui, Baobab, pain de singe. Arbre de 70 pieds de haut et de 27 à 30 pieds de diamètre au tronc, cet arbre est le plus utile de toute l'Afrique. C'est pour ainsi dire l'arbre universel pour les nègres et en général pour tous les habitants des tropiques. Ses feuilles réduites en poudre entrent dans la préparation de tous leurs mets, ses fruits contiennent une chaire sèche, farineuse aigrelette, très nourrissante, qu'ils mangent pour se rafraîchir. Les nègres le vendent aussi comme je l'ai dit aux arméniens qui réduisent cette chaire en poudre, en forment cette fameuse terre de Lemnos, qui fait un objet de commerce dans tout le levant pour préserver de la peste et guérir les fièvres putrides les plus désespérées"
- b. Aouer, fruit rouge, "gros comme la main croissant sur un arbrisseau de 16 pieds de haut"
- c. Sol, "liane appelée fol aigre, dont le fruit gros comme une pomme est plein d'une chaire aigrelette aussi forte que le citron et avec lequel on fait facilement une bonne limonade"
- d. Mad, "autre espèce de liane appelée fol douce, son fruit a une chaire aigrelette comme l'orange douce"
- e. Detas, fruit vert, gros comme une pomme aplatie, mais assez bon, croît sur un arbre de 70 pieds dont le bois est très dur et peut être employé en ouvrages"
- f. Niou, au fruit brun
- g. Mampata, autre espèce de Gambie
- h. Bour, "fruit jaune semblable à la prune Reine Claude, fait avec le miel une bonne confiture"
- i. Somp, fruit jaune comme une petite prune, donne avec du sucre une marmelade semblable à celle de l'abricot
- j. Dogour, espèce d'Anone à fruit gros comme une pomme de goût d'abricot.
- k. Kioukom, Sor-sor ou Tardasmay dont le fruit fait l'objet d'un commerce maure dans toute l'Afrique
- l. Kol (Kola) dont la saveur est délicieuse et dont on ne peut se passer
- m. Poivre, plus petit que l'espèce ordinaire
- n. Acajou; o, Ourni ou Ikako; p, Sob ou Momben; q, deux espèces de papayer; r, le tamarin; s, le citronier, l'oranger, le limonier qui sont depuis longtemps à Cayene, le grenadier doux et aigre.

Les plantes à vins et liqueurs :

- a. Tir, ou palmiste ou chou palmiste
- b. Kionkom ou datier à vin de palme
- c. Ronn ou Rondier donnant un vin inférieur.

Viennent ensuite les plantes médicinales :

Adanson reprend ici les espèces qu'il a mentionné ci-dessus et donne leur valeur thérapeutique selon les affections à traiter et les parties de la plante à utiliser. Les affections les plus mentionnées sont les dysenteries, diarrhées, ou cours de ventre, pour lesquelles toutes les gommés, les feuilles de Baobab, de Ditar, de Neou, d'Ourai sont réputées. Pour les fièvres ardentes putrides et pestilentielles : le fruit de Baobab, la confiture de Bour, les fruits de Sol, sob, et Mad. Le tamarinier est purgatif en

limonade. Pour les maladies vénériennes le fruit de somp, le Koss en graine, la racine de Lass, espèce de Guimauve sont les principales ressources.

Parmi les plantes à cultiver pour les arts, les teintures et les ouvrages Adanson retient :

- a. Foudoun, espèce d'alkanna, sorte d'arbrisseau de 10 pieds dont les feuilles font l'objet de commerce par les arabes du Sénégal qui les vendent aux femmes de toute l'Afrique qui s'en teignent les ongles d'une belle couleur rouge ineffaçable.
- b. Iouoss, espèce de Draco appelé Aloés de Guinée, ses feuilles donnent une filasse longue de 2 pieds qui pourrit difficilement dans l'eau et dont les nègres font toutes sortes de lignes, filets, et autres instruments de pêche.
- c. Dank, espèce de bois de violette, d'une odeur très agréable
- d. Koss, à bois jaune
- e. Bensen ou fromager pour les pirogues et chaloupes
- f. Ger, ou poivre d'Ethiopie.

Adanson précise que cette liste des plantes industrielles ne comporte pas de gramens, car il lui faudra faire des récoltes personnelles et s'assurer du choix sur place. Ceci tend à prouver qu'il n'avait pas travaillé cette question lors de son précédent séjour, comme ses hésitations quant à certaines introductions à la Guyane, montrent qu'il ne savait rien d'autre que ce qui avait été porté à la connaissance du public par les relations publiées.

Parmi les animaux qu'Adanson se propose d'acclimater à la Guyane il cite : "le boeuf d'Afrique, le mouton, le bouc ou cabrit, la poule de Gorée, la pintade, le ramier du Cap Vert et de l'Isle de la Madeleine. Vient ensuite l'éléphant appelé Nici par les nègres. A l'égard de cet animal, il donne les précisions suivantes :

cet animal qui est très commun sur les bords du Niger (Sénégal) et du fleuve Gambie est aussi grand que ceux des Indes, si il ne les surpasse pas. J'en ai vu de 12 pieds de hauteur à la croupe. Il porte 2 à 3 milliers et pourrait servir au transport de la grosse artillerie. Il a encore plus de force pour pousser en avant de la tête comme les boeufs que l'on attelle dans quelques provinces de France, mais surtout dans les pays chauds comme les Iles Canaries. Il marche également dans les terrains pierreux, montagneux ou sablonneux.

Vient ensuite le Chameau ou Gelemmi, et l'Ane ou nbamm.

Ces listes nous permettent de compléter le texte de la relation de voyage et de nous rendre compte des centres d'intérêt. Notons d'abord la réflexion d'Adanson à propos de la sélection des plantes alimentaires : il s'agit d'une colonie entièrement blanche, à qui il est impensable de faire manger de l'igname. Cette colonie aura besoin tout autant de médicaments que de matières industrielles, et nous retrouvons la cohorte bien connue des affections tropicales auxquelles Adanson désire

appliquer les méthodes thérapeutiques indigènes. Il ressort de sa liste de plantes, que le genre universel, celui qui donne par ses diverses parties le plus grand nombre de ressources, est le Baobab. Ses propositions quant aux animaux sont peut-être moins étendues, mais elles reflètent la même psychologie. Adanson travaille dans le temps, pour l'avenir, et ne se préoccupe pas de savoir le nombre d'années nécessaires à l'enracinement de ses cultures et de ses animaux. Baobab, éléphants ne sont nullement à l'échelle du temps de Choiseuil. L'idée en elle-même est loin d'être absurde; et Adanson savait qu'avec du travail, des européens auraient été capables de dresser l'éléphant d'Afrique comme les Indous ont dressé le leur. Mais tout cela reposait sur une conception de la colonisation qu'un gouvernement pressé par les événements et la politique à courte vue ne pouvait admettre.

Et cependant de Choiseuil et Accaron lurent avec attention tous les mémoires qui leur furent remis, les annotèrent, et donnèrent même des ordres pour que certains points rejoignent un commencement de réalisation comme l'indique cette note d'Accaron: "Faire un accord avec Mr. Adanson pour tout ce qu'il propose." Si les projets différaient sensiblement dans leur détail, ils reposaient sur une même idée, celle que la politique à suivre consistait à enrichir la colonie par le produit de ses propres cultures que l'on augmenterait et améliorerait grâce à de très nombreuses importations.

Fusée-Aublet préconisa un voyage autour de la terre, mais jugé trop dispendieux; Adanson avec sagesse lie l'Afrique et l'Amérique, tout en indiquant bien qu'il était cependant plus en faveur d'une colonisation en Afrique qu'en Amérique. Après 1776, dans une note manuscrite du *Supplément* de la *Grande Encyclopédie* il précisait à l'article Guyane (*Encyclopédie, Supplément* 32: 283):

Le Sénégal offre des avantages beaucoup plus grands, plus assurés et plus avantageux par la population, par la proximité, ses richesses et les objets de commerce qui lui sont propres et particuliers (voir mes projets, manuscrits et mes cartes détaillées pour l'établissement d'une colonie immense à établir par degrés en commençant par le Niger nord Sénégal) et continuant sur toute la côte par Gambie, Bisso et la Guinée jusque Loango et Angol inclusivement en y employant les nègres libres du pays."

C'est à peu près ce plan que tenta de mettre en chantier la Société Philanthropique du Cap-Vert en 1817 en tentant l'implantation d'une colonie blanche au Cap-Vert, à l'emplacement actuel de Dakar.

Malheureusement, il ne suffit pas d'avoir de bonnes idées, d'être

théoriquement du même avis, de former un projet cohérent; encore faut-il que des facteurs de désordre, des rivalités ne viennent pas jeter le trouble dans l'entreprise. C'est ce qui arriva, malgré les excellentes dispositions et intentions de de Choiseul. Peut-être lui avait on trop montré les avantages de l'affaire, et pas assez les difficultés; peut-être fut-il un peu trop pressé de se débarrasser de quelques centaines de colons recrutés plus souvent dans les prisons et les camps de prisonniers de guerre que parmi les honnêtes et humbles sujets du Roi. Peut-être aussi eut-il trop confiance et trop de respect pour Messieurs les Membres de l'Académie Royale des Sciences; le fait est, que dès le départ l'entreprise tourna mal.

Elle débuta par l'envoi de trois vaisseaux, partis le 17 mai 1763 du port de Rochefort, et arrivés à Cayene le 14 Juillet avec 127 colons. Ceci rendait déjà caduque une partie du mémoire qu'Adanson au même instant rédigeait et remettait au ministre, sans savoir ce départ des vaisseaux. Par comble de malchance le contingent était infesté de petite vérole contractée avant le départ de France. Il fut soumis partiellement à la quarantaine sur instructions très habiles d'Artur, médecin résident. Le Chevalier de Préfontaines conduisait l'expédition, mais le gouverneur en place M. de Béhague ne voulut point lui reconnaître l'autorité à laquelle il avait droit. Afin de ménager l'avenir et de limiter les risques d'infestation de la population, c'est encore ce brave Artur qui intervint pour que de Préfontaines et ses hommes aillent fonder un poste à 12 kilomètres de la ville de Cayene près du fleuve Mahury.

De Préfontaines n'eut d'autre ressource que de s'adresser aux Jésuites et de leur louer quatre-vingts esclaves pour aider à la préparation des lieux. Mais son trésor était limité et un mois après, les Jésuites n'étant plus payés reprenaient fort chrétiennement leurs esclaves, laissant les malheureux colons dans leur chantier à moitié fini. Artur, ami du Chevalier de Turgot (frère du Contrôleur général des finances, et gouverneur de la Guyane), lui écrivit pour lui décrire une situation que de fréquentes arrivées de nouveaux contingents aggravait dange-reusement. Artur ne cachait pas à son correspondant que sa présence était nécessaire à Cayene. Monsieur de Turgot recevait 100.000 livres de pension annuelle pour ses fonctions de gouverneur, mais n'était nullement pressé de venir partager le sort des malheureux colons. Ceci d'autant plus qu'il n'ignorait pas que l'intendant, Thibaut de Chanvallon, faisait de fréquentes visites à Versailles pour y ménager ses propres intérêts. Thibaut, lui aussi intéressé à l'affaire par on ne sait trop quelle

cotterie, espérait des moments plus favorables pour son embarquement, et ce ne fut qu'en Octobre 1763 qu'il rejoignit enfin la Guyane avec un nouveau contingent. Il y avait plus de deux mois que de Choiseuil avait informé Adanson que son projet était abandonné.

Ainsi, à la fin de 1763 quatre personnes partageaient les responsabilités mal définies de la colonisation, sans avoir entre elles d'autres liens qu'un commun intérêt de fortune. Le Gouverneur de Béhague poursuivait tant bien que mal sa tâche en exécutant les ordres du roi, mais en ignorant les nouveaux colons; de Préfontaines, meneur de la première vague de colons se débattait à Kourou dans des conditions effroyables; Thibaut de Chanvallon; l'irascible intendant n'était arrivé sur place que pour se rendre compte de l'étendue des déboires; Turgot, gouverneur ne viendra que pour juger les vivants et les morts; enfin le pauvre médecin Artur, blasé par trente années de colonie, tentait avec son épouse d'apporter un peu de réconfort aux malheureux engagés sur la galère. S'il savait beaucoup de choses, il n'osait écrire de peur des représailles administratives. Que l'on imagine les conditions sociales créées par des soldes aussi disparates que les 100.000 livres du chevalier de Turgot, les 9.000 du Gouverneur de Béhague, les 7.000 d'un intendant, les 1.500 d'Artur, et les 600 livres d'un chirurgien ou d'un ingénieur.

Toute une année avait été perdue en vaines manoeuvres et en intrigues de cour. Le recrutement des colons se faisait mal, et l'on en fut réduit à reconnaître aux engagés la liberté religieuse et la remise des peines de prison. Fin 1764 il y avait déjà 3.300 malheureux se trainant et mourant sur la base du Kourou. L'arrivée de Thibaut de Chanvallon à Cayenne lui permit de mesurer l'étendue du désastre et il dût admettre que l'envoi de colons devait cesser immédiatement. De Choiseuil avait établi un service régulier de postes maritimes entre la France et les Caraïbes cette même année 1764, et la corvette partant de Rochefort devait rallier Cayenne en droiture. Cela ne demandait que . . . vingt neuf jours, par bon vent. Il est inutile d'insister sur les raisons qui firent arriver de nouveaux contingents alors même que les responsables se désespéraient sur place. Puis Turgot enfin arriva, mais seulement en décembre 1765. La situation était alors à proprement parler désespérée. Il accusa de Chanvallon qui fut par la suite traduit en justice, ainsi que Turgot son accusateur.¹¹ Il rassembla les derniers survivants susceptibles de sup-

¹¹ A propos de l'affaire du jugement de Thibaut de Chanvallon et de Turgot, on consulera à la Bibliothèque Mazarine (Paris) les Manuscrits 3446 (2368) et 3447 (1460) pour les enquêtes, les lettres de Choiseuil et Turgot se trouvent dans le manuscrit 3448 (2877) [lettres du 29 Aout 1762 au 22 Mars

porter le voyage en mer, et ce furent 900 épaves humaines qui embarquèrent sur les 6.500 colons dont les deux tiers étaient morts sur place. Quant aux finances du royaumes, elles avaient contribué pour 30 millions de livres à la catastrophe.

Mais revenons à Adanson. Ayant présenté ses mémoires les 15 Juin, 7 et 16 Juillet, 1763, à Accaron et à Choiseuil, il attendait des instructions pour mettre son programme à exécution. Toute l'opération reposait sur une concordance exacte des dates et un synchronisme parfait. Le 7 Août il s'inquiète n'ayant pas obtenu l'audience qu'il avait sollicitée. Deux jours plus tard, de Choiseuil lui adresse la lettre suivante :

A Compiègne le 9 Août 1763.

Le Roy à qui j'ai rendu compte du projet de voyage que vous seriez dans le dessein d'entreprendre relativement à la nouvelle colonie de Cayene a trouvé dans votre zèle de justes motifs d'en être très satisfait, mais il n'est pas possible de faire usage pour cette année de votre bonne volonté, les dépenses que l'exécution de votre projet doit entraîner ainsi que vous les présentez, étant d'un objet trop considérable. Cependant comme je connais l'utilité et l'importance de vos vues je m'occuperai des moyens de vous mettre à même de donner des preuves effectives de votre zèle et je ne laisserai pas échapper la première occasion qui pourra se présenter de vous employer. Je ne puis trop applaudir aux idées que vous avez données pour l'avantage de la nouvelle colonie. Je suis le plus sincèrement et plus parfaitement à vous que personne au monde (Arch. Minist. FOM B. 117, fol. 341^r; publiée in Froidevaux p. 22, 1899).

La raison était mauvaise lorsqu'on sait le traitement de Turgot s'élever à 100.000 livres l'an, et le projet d'Adanson tout comprise à 117.000 livres. La réalité est autre. Le 9 Août, lorsque de Choiseuil informait Adanson, le plan de Préfontaines était déjà mis en application, et il eut été des plus fâcheux pour plusieurs intéressés qu'Adanson vienne y mettre son nez. Nous ignorons l'attitude de notre naturaliste devant cette déception. Mais notons que la réalisation de son programme aurait placé Adanson dans une situation assez particulière en l'éloignant de Paris et de la France pour une durée de près de dix années, période qu'il utilisa tout autrement dans sa carrière académique. Ce projet pose un réel problème de psychologie, car on peut se demander ce qu'Adanson en attendait. Il était alors Botaniste Adjoint, Censeur Royal, et venait de publier entre Janvier et Juin le premier volume de ses *Familles des plantes*, volume qui, on le sait était le Tome II; le Tome I étant sous presse. Dès lors on peut se demander l'importance relative de son projet

1768, 62 feuillets]. A la Bibliothèque Nationale, dans les Nouvelles Acquisitions le n° 5398 : Turgot Gouverneur de la Guyane; 6223 à 6256 : Administration de la Guyane, 22152 Lettres de Turgot.

et des *Familles des plantes* dans son esprit, car l'un excluait pratiquement l'autre. Était-il sincère dans ses propositions? Un de ses bons amis le financier Bombarde, dont Adanson surveillait le magnifique jardin, lui-même ami de de Choiseuil, n'était pas étranger à l'affaire puisqu'il servait d'intermédiaire à Artur qui déconseillait fortement toute tentative de colonisation blanche à la Guyane. Les raisons invoquées par Artur ne pouvaient manquer d'intéresser Adanson qui avait lui-même expérimenté les inconvénients des insectes tropicaux; et il faut convenir qu'Adanson est rigoureusement muet sur les problèmes de colonisation blanche, laissant à d'autres le soin d'y répondre. Adanson et Bombarde qui se rencontraient régulièrement durent en discuter, et l'on ne sait quels furent les conclusions, mais Adanson nota par la suite "Choiseuil, Beudet, Praslin, Bombarde, tous ignorants, voir mes mémoires qui contredisaient toutes leurs opérations vicieuses."

Mais ce n'est pas tout. Bombarde servit d'intermédiaire entre Fusée-Aublet et Adanson en remettant à ce dernier l'herbier du premier. Il s'agissait de l'examiner, et quarante ans plus tard un article anonyme du *Journal de Paris* du 23 Septembre 1802 publia un manuscrit de Robert Paul Lamanon déposé paraît-il à la Bibliothèque Nationale:

Mr. Aublet se plaignait de ce que Mr. Adanson se proposait de publier les plantes du Sénégal en s'appropriant et donnant sous le nom de Sénégal ce que lui, Mr. Aublet, avait découvert dans ses voyages et dont Mr. Adanson avait eu connaissance par M. Bombarde auquel Mr. Aublet envoyait tout ce qu'il découvrait d'intéressant. Il se proposait de donner un ouvrage à ce sujet dès que celui de Mr. Adanson aurait paru. M. Adanson ne parle pas volontiers de M. Aublet

Adanson pose la question: "de quelle part peut venir une notice aussi injurieuse pour la mémoire d'Aublet... au reste je suis en droit d'exiger le nom du calomniateur."¹² Nous avons cité de texte afin de montrer que l'affaire de Guyane était au plus haut point complexe, et que même entre savants la discorde et la suspicion régnait, n'épargnant pas les dignes membres de l'Académie s'accusant de se voler des herbiers. Thibaut de Chanvallon, Fusée-Aublet, Artur, Adanson, c'était beaucoup trop de monde académique pour qu'il n'y ait pas conflit, surtout lorsqu'on y ajoute le groupe des de Préfontaines, Turgot, Béhague, Bombarde, et de Choiseuil, Chacun travaillait pour soi, et probablement Adanson autant que les autres. Il basait la réussite personnelle sur la

¹² Adanson écrivit à Bertrand Bajon, Correspondant de l'Académie le 19 Novembre 1777 pour M. Patris à Cayenne à propos d'une liste de plantes en donnant la référence aux planches d'Aublet. Hunt Botanical Library, AD 131.

mise en exploitation de son procédé de traitement de l'indigo. Cet aspect financier de la question ne saurait-êre oubliée. En Août 1763, Adanson doit faire face aux frais de publication des *Familles des plantes*, s'installer au Clos du Patouillet, ayant quitté la rue des Bernardins, où il résidait chez les de Jussieu. Botaniste adjoint il ne pouvait quitter Paris sans compromettre sa carrière académique qui s'annonçait sous un jour heureux ; son mémoire sur le Baobab étant publié cette même année.

Curieuse année pour partir en voyage au bout de la terre et pour près de dix années ! De fait il est impensable qu'il consentit à sacrifier dix années de sa jeunesse comme il l'écrit lui même, sans en attendre de contrepartie. Or cette contrepartie existait dans l'exploitation de l'indigo. Ce n'était pas la seule possible. Adanson escomptait la survivance de de Buffon alors malade, et comme nous l'avons vu s'en ouvrir dans l'introduction de ses mémoires. Ce fut maladroît, de Buffon se rétablit, et Adanson fut écarté pour toujours du Jardin du Roi. Il escomptait également attirer l'attention du Gouvernement sur un autre projet non moins important, mais ne présentant pas les mêmes inconvénients que celui de Guyane. Il s'agissait d'une vaste enquête sur le défrichement des terres du royaume, leur mise en culture. Il en trace les grandes lignes à de Choiseuil. Ce n'est pas une idée très originale. Le *Traité de la culture des Terres* de Duhamel du Monceau commença à être publié en 1750,¹³ l'*Encyclopédie* ouvrit le grand débat de la politique des grains. Les physiocrates portèrent le problème sur le plan philosophique et politique. Tillet¹⁴ étudia à Trianon les maladies des céréales. Les Académies de province s'en mêlent et durant plus de vingt ans ce sera un thème favori. Tull en Angleterre préconisa un nouveau système de culture qui fit couler beaucoup d'encre, et Adanson entreprit en petit ses premières expériences sur la croissance des blés. Il devait passer neuf années à travailler le sujet, l'étendant à une enquête nationale et intervenant auprès de l'Averdy¹⁵ et Trudaine pour obtenir les terres expérimentales nécessaires à l'étude en grand.

En 1763 il mettait dans sa présentation les deux projets en balance. Peut-être savait-il pertinemment que le projet de Guyane n'avait aucune chance d'aboutir. Je crois plus exactement, qu'il en fut informé avant de rédiger son introduction, et que voulant ne pas avoir perdu tout son temps il amorça une autre affaire. Au reste l'occasion était belle, et

¹³ See a rough draft of Adanson's letter to de l'Averdy, dated 20 March, for reference to this. Hunt Botanical Library, AD 130.

¹⁴ Voir entre autres travaux de Tillet, "Experiences et observations sur la végétation du blé dans chacune des matières simples dont les terres labourable..." in, *Mém. Acad. Sci. For* 1772, pp. 99-156, [1773].

ce n'est pas tous les jours que l'on s'adresse directement à un ministre pour lui faire part de son zèle, de son attachement et de son dévouement au bien du royaume. Il glissa dans cette introduction tellement de choses, qu'elle semble bien être le résumé de tout un ensemble d'espoirs étayés des plus sérieuses références morales. Adanson n'avait-il pas, nous informe-t-il dans ce texte, refusé plusieurs propositions étrangères des plus flatteuses tant en Angleterre qu'en Autriche ou au Danemark, dont le roi lui proposa, précisément en Avril 1763, une chaire. Ce n'est que par ce jeu de compensations que l'on peut comprendre l'attitude d'Adanson, et cette psychologie répondrait assez bien à ce que l'on sait des interprétations qu'il donna des faits relatifs à l'Espagne et à la Royal Society de Londres.

Il n'en faudrait cependant pas conclure qu'Adanson utilisa l'Afrique, ses connaissances, ses relations à de seules fins personnelles; mais il convient de se replacer dans le climat psychologique du XVIII^{ème} siècle, pour saisir cette petite tentative de marchandage, et ceci n'ôte rien à la valeur de projet. S'il avait été adopté, il aurait certainement sauvé bien des vies humaines, des millions de livres et la réputation d'hommes qui finalement n'étaient pas plus mauvais que les autres, mais qui eurent la malchance de se trouver engagés dans une aventure perdue par avance, comme l'avait si bien prédit l'excellent Monsieur Artur avec son expérience de trente années guyanaïses.

Après avoir livré ses mémoires, cédé ses collections au Roi, Adanson semble se désintéresser du monde tropical. Durant huit années il procéda à des recherches entièrement métropolitaines, et la seule trace d'intérêt pour les tropiques doit être recherchée dans sa correspondance, à l'exception d'un rapport à l'Académie à propos d'observations météorologiques effectuées à l'île de France en 1763 par Mr. Gresil, et renouvelées en 1768. Le *Cours d'histoire naturelle* professé de 1772 à 1774 signale de très nombreuses espèces collectées au cours du voyage au Sénégal. Parmi elles figurent plusieurs antilopes, des singes, des reptiles, de nombreux invertébrés. La faune et la flore sénégalaises occupent finalement une place très importante dans l'ensemble. Dans la partie minéralogique figurent de nombreuses terres, sédiments et roches d'Afrique Occidentale, et il est le premier à avoir assigné une place correcte aux basaltes du Cap-Vert. Ce manuscrit du *Cours d'histoire* est d'autant plus intéressant qu'il constitue en quelque sorte la synthèse des connaissances d'Adanson. Le grand public privé de la publication de ses travaux ne connut Adanson qu'au travers de ces leçons, auxquelles assistaient comme

nous le savons non seulement de grands seigneurs, mais plusieurs membres de l'Académie, des philosophes et de nombreuses dames. Or ce cours est littéralement truffé d'exemples sénégalais. C'est là un fait à ne pas oublier, et qui influencera profondément l'image que l'histoire nous laissera du personnage, image reconstruite de cent petits témoignages, tous concordants pour faire d'Adanson l'Africain ainsi qu'il aimait à se surnommer. Ceci ne suffit cependant pas à propager ses découvertes dans le milieu scientifique et encore moins à attacher son nom aux genres qu'il récolta.

Chose curieuse, il ne profita pas de l'occasion qui lui était offerte en 1776 par Panckoucke, lorsque ce dernier lui ouvrit les colonnes du *Supplément de l'Encyclopédie*. Sur les quatre cents articles qu'il fournit il n'y a pratiquement rien de sénégalais à l'exception de la réimpression de ses mémoires sur le baobab et le gommier, auxquels il joignit les monographies du palmier et du bananier. Ce fait resterait incompréhensible si l'on ne se souvenait pas qu'il réservait tous ses matériaux à sa propre *Encyclopédie*. Le temps passant, d'autres utilisèrent ses échantillons, puis en récoltèrent de nouveaux, et l'ensemble de ses documents perdit de sa valeur. C'est donc par l'intermédiaire des quelques lettres retrouvées dans ses papiers que nous devons examiner l'influence d'Adanson sur ses contemporains. On connaît la fin malheureuse de Commerson en 1773 au moment où il était élu à l'Académie. Adanson l'a jugé comme "fou," et a très sévèrement annoté l'éloge qu'en fit Lalande (Hunt Botanical Library; AD 74). Or Commerson avait laissé un testament rédigé en 1766 et publié en anglais en 1909 par le Capitaine S. Pasfield Oliver. Ce document contient une clause intéressante:

Je lègue une somme de 600 livres, à payer en une seule fois, à quelque botaniste de réputation qui voudra bien mettre la main à mon herbier et à mes collections botaniques, en désignant tout spécialement MM. Adanson ou Gérard¹⁵, auteur de la Flora Gallo Provincialis, si l'un ou l'autre voulait prendre la peine, le second tout spécialement, car il est mon ami personnel; s'il le voulait étant à Paris, et en addition au lègue ci-dessus, je lui donnerais l'Histoire naturelle de Mr. de Buffon en 14 volumes, en mémoire de moi;

Ainsi, en 1766, Adanson faisait l'objet d'un lègue éventuel de la part de Commerson, qui possédait un des plus importants herbiers consacrés aux îles Mascareignes. Il semble qu'Adanson n'ait jamais eu connaissance du testament. Lorsque les caisses parvinrent à Paris après beaucoup de

¹⁵ Adanson et Gérard [Louis?] correspondaient à la même époque. Voir lettre du 18 Juin 1767, Hunt Botanical Library, AD 134.

perthes, A-L. de Jussieu, Daubenton, et Thouin contribuèrent à l'examen et au dépouillement de leur contenu; tandis que de Buffon possédait un cahier des plantes nouvelles dédiées par Commerson à ses amis. Un autre botaniste de l'île de France se trouva en relation avec Adanson, il s'agit de Poivre, qui lui rendit visite en 1752 lors de son voyage vers les Mascareignes. Malheureusement nous ne possédons aucune trace de correspondance entre les deux botanistes, bien qu'en 1773 Adanson rendit compte à l'Académie du mémoire présenté en défense par Poivre à propos des Epiceries. De son côté Artur présentait l'année précédente 1772 par l'intermédiaire d'Adanson un rapport sur les observations météorologiques faites à Cayene.

Un autre voyageur de grande réputation, Sonnerat, fort lié avec Commerson fut le seul correspondant académique d'Adanson. Sa nomination date de 1777, à la suite de la lecture par Adanson d'un mémoire sur La Chine. Sonnerat adressa à Adanson un herbier par l'intermédiaire de de Buffon et Daubenton, et cette fois notre naturaliste le reçut. Malheureusement nombre de pièces originales de Sonnerat furent par la suite groupées avec celles de Commerson et attribuées à ce dernier. Les lettres échangées entre l'Académicien et son correspondant sont particulièrement intéressantes et permettent de suivre les péripéties de Sonnerat entre 1776 et 1788. Adanson se montre ici un collègue attentionné, se livrant à un important travail de mise en valeur des documents qui lui sont adressés. Dans sa réponse du premier Novembre 1777, il écrit: "J'ai reçu vos cinq cahiers . . . je lui en ferai l'honneur." Mais il ne semble pas que par la suite les deux savants aient correspondu d'une façon régulière; car dans sa lettre du 20 Juin 1788, Sonnerat adresse ses humbles respects à Madame Adanson, alors divorcée depuis plus de quatre ans; mais il se peut qu'Adanson n'ait pas jugé utile d'informer son correspondant de sa mésaventure conjugale.¹⁶ Cette tendance au laisser aller est typique d'Adanson, qui dans presque toutes ses lettres se plaint de n'avoir pas le temps nécessaire à sa correspondance. Aussi n'est-il pas étonnant de voir Dombey chargé en 1775 par Turgot d'un nouvel arrangement de l'herbier de Commerson.

Lorsque le Chevalier de Boufflers entra en France entre ses deux gouvernements au Sénégal, en 1786, c'est le commissaire de la Marine Trochereau de la Berlière, qui connaît déjà Adanson, qui se charge

¹⁶ Adanson: "Remarques d'histoire naturelle sur un mémoire et un herbier de Sonnerat 1777," see Hunt Botanical Library, AD 296; pour lettres de Sonnerat voir AD 237-241; et pour "Rapport de Sonnerat sur l'Inde et la Chine," voir AD 376.

de fournir au Gouverneur une liste des plus belles plantes du Sénégal, car il n'existe toujours pas de "Flora Senegalensis." La lettre qui nous est parvenue en date du 26 Août 1786 est fort intéressante car elle nous permet de connaître le milieu que fréquente Adanson. Dans sa réponse notre naturaliste mentionne qu'il a rendu visite à Madame la Maréchale de Beauveau, et montre de l'intérêt pour le fameux jardin de la Princesse. Il y a vu la petite négresse qui y est élevée et remarque combien les jeunes beautés sénégalaises ont de charme. Par ailleurs il déclare ne savoir s'il verra de Boufflers avant son retour au Sénégal. Il transmet la liste demandée, ce n'est pas sans quelque surprise que l'on voit en 1786 les officiels s'adresser à Adanson, prouvant ainsi que depuis son voyage rien n'a été fait de plus pour connaître les ressources du Sénégal, et ceci plus de trente ans après. (Hunt Botanical Library, AD 163)

Au reste ce n'est pas la première fois que l'on a recours à ses lumières. L'année précédente 1785, Palisot de Beauvois, projetant de s'embarquer pour la côte de Guinée rendit visite à Adanson, qui l'informa sur les difficultés qu'il devait s'attendre à rencontrer dans son entreprise, voulant traverser l'Afrique de la Mer Rouge au Sénégal et à la Guinée. Est-ce Adanson qui détermina de Beauvois à changer ses plans pour s'aventurer non moins dangereusement sur la côte d'Oware et du Bénin¹⁷ après avoir séjourné en Amérique?

L'époque était favorable aux grands voyages. 1785 voyait partir La Pérouse, et le baron d'Entsi, collaborateur de Panckoucke au *Supplément de l'Encyclopédie*, rendit visite à son tour à Adanson. Il voulait parcourir l'Afrique en commençant par le Niger (Sénégal) ou par Tunis en réalisant nous dit Adanson "mon ancien projet de 1750, que je lui avais communiqué, en lui montrant et traçant mes routes projetées sur mes cartes manuscrites." Le mode des grands voyages se poursuivit jusque sous la Révolution, et l'année où partit Cook, en 1790 c'est Lalande qui à son tour consulte Adanson à propos de son neveu qu'il veut faire voyager.

Un des correspondants les plus fidèles d'Adanson fut son frère Jean-Baptiste, drogman aux Echelles du Levant, et si ses séjours n'eurent pas lieu sous les tropiques, ils l'amenèrent au Proche Orient et en Egypte. C'est de son frère qu'Adanson tient d'innombrables coquilles, animaux, plantes, et dessins. Jean-Baptiste était protégé de Madame de Rohan, comtesse de Marsan, à qui il adressait des catalogues illustrés de plantes, tels ceux trouvés dans la collection Adanson de la Hunt Botanical Library. (AD 247, 248).

¹⁷ Palisot de Beauvois, A.-M.-F.-J.—*Flora d'Oware et du Benin en Afrique*. 2 vols. Paris, 1804-07 [-21].

Adanson ne se contente pas de faire bénéficier ses collègues de son immense savoir, il prend position dans le débat relatif à l'esclavage. Nous savons qu'il avait manifesté très tôt son hostilité au système de la traite des noirs, et qu'il s'excuse de devoir acheter quelques têtes aux nègres de la côte Portugaise. Dans ses notes de la Grande Encyclopédie il résume son sentiment sur la question des moyens d'abolir l'achat des esclaves.

1° s'abstenir de l'usage des denrées qui sont le produit du travail des esclaves tels que sucre, café, cacao, coton, roukou, tabac, indigo.

2° Ou plutôt suivant mon plan ancien envoyé du Sénégal en 1750 à la Compagnie des Indes, faire du Sénégal, le long du Niger (Sénégal) depuis son embouchure, le long du Gambie, jusqu'à Galam, non pas une colonie de blancs, mais sous la direction de 5 à 600 blancs au plus, une culture assez considérable, pour occuper tous les nègres, tous les esclaves libres et volontaires cultivateurs du pays pour fournir à l'Europe entière tout ce qu'elle consomme annuellement, non seulement en sucre, café, cacao, tabac, indigo, roukou, mais encore en or de Galam, en Gommés arabiques blanche ou rouge, encens, bois de marquetterie, cire, ivoire miel, mais, mil, haricots et autres légumes, bestiaux, subsistances de toute espèce. (Voir mes manuscrits sur le Sénégal, cultures, projet d'une culture générale à y établir de toutes les productions utiles de la zone torride; et à l'article Esclavage, moyen de le supprimer (AD 1755).

Une compagnie établie à Londres sous le titre de Compagnie de Sierra Leone en 1791 a rempli une partie de ce projet, en ouvrant une souscription de 2½ millions, qui lorsqu'elle sera remplie commercera à faire cultiver la canne à sucre dans la pays même des nègres.

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver le texte correspondant indiqué par Adanson à l'article "Colonies":

Sénégal:

Culture générale de toutes les substances, les denrées et épices de commerce, sucre, tabac, indigo, cacao, patates, racines, miel, bestiaux, mines d'or. Esclavage à y abolir, voir mes manuscrits, mon plan de cette colonie à y fonder envoyé en 1749-1750 avec mes cartes et plans à la Compagnie des Indes. 1752, Mr. Poivre passe au Sénégal, pour conférer avec moi avant de retourner à l'île de France, sur les moyens de m'envoyer toutes les épices et cultures des îles Moluques de l'Inde et même le café moka, la girofle, muscade des Moluques, poivre blanc et noir surtout le poivre de Mahé. En 1772 et 1774, (la) colonie de Cayenne s'établit au lieu de celle du Sénégal abandonnée contre mon gré aux Anglois, et mon voyage projeté par le Ministre Choiseul dans nos colonies américaines à cet effet, et de là mon voyage philosophique universel autour du monde en même temps que La Perouse. En 1783 le chirurgien anglois Soneathman, charlatan envoyé par l'Angleterre à Sierra Leone pour une colonisation (d'où ce charlatan vint à Paris en 1787 faire des Cours d'Histoire Naturelle au Musée de la Comédie Française), qui y établit la ville libre, dite Free Town de 400 cases avec autant de jardins, église, hôpital et des magasins, en 1783 avec Wadstrom suédois,

restait des quatre 1° Sparmann, naturaliste, 2° le chirurgien Arrhenius, 3° Norden-skiol minéralogiste naturaliste 4° Afgeluis naturaliste seul vivant à Sierra Léone.

Nous retrouvons dans ce texte outre les excès de jugement coutumiers à Adanson et sa tendance à l'universalisation de ses projets, un profond intérêt pour les noirs, et un plan, encore une fois, très moderne de mise en valeur du Sénégal prévoyant le type même de la colonisation moderne. Peut-être faut-il voir dans le mémoire de 1750 adressé par le jeune Adanson, âgé alors de 23 ans, aux puissants Directeurs de la Compagnie des Indes, une des raisons d'un certain refroidissement de ces Messieurs à son égard, car on n'attaquait pas impunément le système esclavagiste de la Compagnie.

Le Nouveau Monde, malgré l'échec de son plan guyanais, continua à l'intéresser, et il entretenait correspondance avec plusieurs chercheurs ou colons.

Tout d'abord ce fut José Celestino Mutis¹⁸ qui reçut des thermomètres de la part d'Adanson afin de procéder à une série de mesures climatologiques à Santa Fé de Bogota de 1760 à 1764. Notons en passant qu'élève de de Réaumur, Adanson apporta toujours beaucoup d'attention à la thermométrie, et à la fabrication des instruments, qui étaient très fragiles et ne parvenaient pas toujours à destination. Non content de suivre de près les travaux entrepris et de les encourager, il provoque de nouveaux échanges et par l'intermédiaire d'amis cherche à compléter ses collections, comme il eut l'occasion de le faire auprès de La Sasser¹⁹ colon du Mississippi à qui il adresse une liste de ses désirs : 4 minéraux, 11 animaux et 3 plantes.

On vient aussi à lui. Sur la recommandation de Malesherbes, le Chevalier de la Luzerne,²⁰ son neveu, ose affronter Adanson en se présentant chez lui, le 7 Octobre 1785. La Luzerne venait d'être nommé Gouverneur à Saint-Domingue, au même moment où Sa Majesté a confié le Gouvernement du Sénégal au Chevalier de Boufflers. Les deux gouverneurs d'un commun accord reprennent le projet d'Adanson et proposent d'introduire à Saint-Domingue plantes et animaux sénégalais. Mais "à qui avoir recours pour les indications, si ce n'est à vous?" Et La Luzerne regrette lui aussi l'interruption de la publication de l'Histoire du Sénégal, et se flatte d'obtenir la suite de l'ouvrage puisque l'auteur

¹⁸ Lettres et brouillons de réponse entre Adanson et Mutis des 30 Juin 1760 et 8 Août 1764, Hunt Botanical Library, AD 221-222.

¹⁹ Lettre d'Adanson à Le Sasser, Hunt Botanical Library, AD 136.

²⁰ Lettre de La Luzerne à Adanson, *ibid* AD 207 en date du 4 Octobre 1785.

est un "vrai livre vivant." L'humilité du Gouverneur est sincère lorsqu'il se reconnaît "fort ignorant en Histoire Naturelle et soupçonner le Chevalier de Boufflers de n'être pas plus instruit que moi." Adanson ne reste pas insensible à cette marque de déférence et accepte l'invitation à dîner qui lui est faite par le Chevalier. Il lui apporte la liste des espèces à transporter dont le brouillon nous indique qu'elle ne différerait pas de celle du mémoire de 1763. La Luzerne devait jouer quelques années après un rôle important en présidant le Conseil Colonial de 1788.

Un trait sympathique du caractère d'Adanson, est sa réelle impartialité à l'égard de la fortune. Il répond aussi bien aux appels des puissants que des humbles, et s'intéresse surtout à la bonne volonté, même lorsqu'il ne s'agit que d'amateurs. Et ils sont très nombreux outre-mer ceux qui s'adonnent à la culture, ou simplement à la botanique. Lefebvre Deshayes²¹ réside à Tivoli près de la Caye du fond de l'île de Vache à Saint-Domingue. Il étudie la botanique et la médecine pour pouvoir porter secours à ses travailleurs et à ses esclaves, et accroître les ressources de sa plantation. Mais il éprouve des difficultés par suite de l'éloignement. Adanson l'encourage, prend sur son précieux temps pour l'informer et critiquer avec précision les remarques de son correspondant. Il ne reste pas insensible à la dédicace d'une espèce, malheureusement sans valeur taxonomique parcequ'en synonymie. Cette longue réponse date d'Avril 1779 lors de ses difficultés domestiques et de la préparation de son voyage dans le sud de la France.

Ainsi, Adanson n'a peut-être pas donné à la science toute la contribution dont il était capable par suite de l'entêtement maladif qu'il mit à ne pas vouloir publier des résultats qu'il estimait partiels; peut-être n'a-t-il pas laissé un grand nom dans le panégérique des bienfaiteurs des régions tropicales; il n'en reste pas moins "l'Africain." Cette Afrique qu'il a aimé, comme tous ceux qui y ont vécu l'a marqué pour toute sa vie. Son nom y est encore vivant. L'*Adansonia* est connu de tous les botanistes grâce à l'amitié sincère de Bernard de Jussieu pour son élève. Il est l'ami des noirs, leur confident et peut-être l'homme du XVIII^{ème} siècle qui les a le mieux connus parcequ'ayant partagé leur vie, leurs soucis, leurs espoirs. Son nom est encore gravé dans une petite rue calme de Saint-Louis du Sénégal. Il y a puisé sa vision du monde. J'ai eu le privilège pendant deux années de suivre ses traces pas à pas sur terre et sur le fleuve, je me suis posé les mêmes questions que lui devant les amas de coquilles, les bancs d'huîtres et les divagations de l'embouchure

²¹ Lettre de Lefebvre Deshayères du 16 Août 1778, Hunt Botanical Library, AD 208.

du Sénégal. J'ai compris alors l'influence que pouvait avoir un tel cadre sur un esprit jeune anxieux de ravir au monde son mystère. Le rythme des pilons broyant le mil que le grand souffle des alizés portait au loin trahissait, il y a deux cents ans comme aujourd'hui, l'éternelle vie de l'Afrique; le vent de sable apportait le mystère des grandes étendues que parcouraient les hommes bleus du désert. Il ne fut ni un Caillé, ni un Monteil, ni un Monod, il ne fut pas un explorateur, mais il atteignit au plus profond de l'âme africaine. C'est pourquoi, de tous les titres qui peuvent lui être décernés, je crois que le plus durable est celui rappelé sur la médaille célébrant le bicentenaire de la publication des *Familles des plantes*: "Adanson, premier voyageur naturaliste d'Afrique Occidentale." Puisse son nom rester au fronton de l'Institut Français d'Afrique Noire à Saint-Louis du Sénégal, cet institut dont il avait pressenti la nécessité. Là son buste accueille les jeunes africains qui y viennent apprendre la signification réelle de leur pays, et l'unité de la connaissance humaine.

ENGLISH ABSTRACT

[Editor's note: the following pages are paragraphs, in English translation, selected by me from M. Nicolas' French text. They are provided to serve as a resumé of what I interpret to be Adanson's more basic contributions to the subject of colonization in general and to that of French Guiana in particular. Responsibility for the organization of the material and for the translation rests with me.]

Since its establishment by Louis XIV, the Académie Royale des Sciences played a considerable role in the diffusion of knowledge of the tropical world. For two centuries those institutions represented the seat of French colonial power: the Compagnie des Indes, the Académie des Sciences, and the Jardin du Roi. It was during the reign of the *Roi Soleil* that close collaboration between these three institutions came into being. Numerous exchanges took place between scientists and traders, and between traders and public officials. Unfortunately, no comprehensive study relative to the scientific discoveries in the tropical regions has yet examined this fecund association, nor exploited the resources of the Compagnie des Indes.

The system of more or less itinerant trading promoted, from the 16th century onwards, the establishment of exhibitions of curiosities, and Jean Mocquet (né 1575) was the first curator of the "Curiositez du Roy" at the end of the 16th century. However, the vagueness of the information

gathered by travellers, laymen, and missionaries, for a long time allowed only for highly imaginative descriptions of the people they came across or the stories told to them by native informants.

Truly scientific information about these regions was the work of resident or itinerant scientists—specialists as well as amateurs—who, for the most part, were in the service of the Compagnie des Indes, almost all under the aegis of the Académie Royale des Sciences, or travelling at its expense, and augmenting the collections of the Cabinet du Roi, which was connected with the Jardin Royal. Being a veritable fountain of enlightenment, the Académie had the privilege of having among its members in the 18th century physicians, botanists, and zoologists, almost all of whom had a background in medicine, and who were able to link their institution with a network of highly active correspondents. The de Jussieu brothers, in botany and in zoology, inspired an abundant harvest of information of the first order, gathered by more than 56 correspondents for Antoine de Jussieu (1686-1758), and about 40 for Bernard (1699-1777). It may be said that there was not a single observer of the tropical regions who was not numbered among the correspondents or pupils of the de Jussieus. From 1724 to 1729, these correspondents set out from Martinique on their way to Guadaloupe, Santo Domingo, Guiana, Canada, and the Mascarenes; and from the West Indies to the Barbary States. For more than fifty years Bernard de Jussieu lost no interest in these isolated people who, though often placed in very difficult living conditions, were all inspired with the same desire to be of service. The *Brevet de Correspondant* (correspondent's certificate) was much sought after, and sometimes opened the door of the venerable Académie to the most distinguished of travellers.

Much work was then being done on the flora and fauna of Europe, and many good scientists hardly saw any farther than their own village. But others realizing that before long they would no longer be able to observe anything new, took to the seas. It was good form to have travelled, and most of the great men of science had begun their careers by facing the real dangers of a still-perilous *voyage*. Antoine and Bernard de Jussieu had imitated Tournefort; Poivre, Artur, and Michaud, and, in turn Michel Adanson (1727-1806) imitated them. It was quite natural for a young man who attended the Jardin du Roi or the College Royal to turn his eyes towards distant lands, but it was a step which bore the risk of being the only one he would take in a busy lifetime, as was the case of Philibert Commerson (1727-1773) and of Joseph de Jussieu (1704-1779). The risk was

great, the dangers were always there. Many lost their lives, and few were those who finally reached the summit of academic honors. But curiosity has always been the best incentive to human activity.

The directors of the *Compagnie des Indes* were also, for the most part, men curious about new products capable of being added to the growing list of trading resources. Rubber, coffee, tea, pepper, indigo, and quinine were the object, not only of numerous descriptions published by the *Académie*, but also of business deals in which the botanists reluctantly became involved.

It is in this general context of varied interests, in this competitive atmosphere, that one must place the great figure of Michel Adanson. Beyond the narrow confine of his family there stands out the prodigiously rich and varied world of Charles-François de Vintimille (1653-1740) Count de Luc; a world noted for its numerous facets, its connections at court and in the city, and those at the *Académie* and the *Compagnie des Indes*. From adolescence Adanson was in immediate contact with these centers of interest, and the de Jussieus as well as René-Antoine Ferchault de Réaumur (1683-1757) welcomed him, appreciating his qualities as a young naturalist.

His masters had initiated him in the techniques of experimentation and research. Adanson, furthermore, did nothing particularly original when thinking about travelling to the colonies. He was merely adopting the fashion of his times, and he had at his disposal the examples of his predecessors. The end of the war in 1748 allowed him to realize his dream. Being the member of a large family, which was financially comfortable but without any fortune, Adanson could not consider travelling at his own expense: he needed support that would guarantee him passage and the minimum necessities. However, contrary to the great majority of his colleagues, he was neither physician, surgeon, officer, nor engineer—merely a naturalist. This was a background rare in his time. He was therefore forced to accept the minor position of a clerk. In spite of this less than modest position, which caused him much inconvenience, Adanson accomplished, during his travels in Senegal, a vast study in all branches of natural history. He left France in 1748 and returned in 1754. His stay of nearly four years in the Senegalese town of Saint-Louis, and his numerous temporary transfers to different posts in the colony, furnished him material for three great contributions. First, he brought to Africa the best planned scientific mission of the 18th century. In response to the wishes of the *Compagnie des Indes*, Adanson never failed to forward

to his masters (de Jussieu, Réaumur, and Rouelle) plants, animals, and minerals which he collected personally or obtained through the intermediary of caravans from the interior, or from boats which plied the Senegal River. He thus built up a triple collection: the first he sent to Paris in several installments, the second he submitted to the Cabinet du Roi between 1764 and 1767, in return for a grant, and the third he kept.

Adanson, added to his inclination towards being a keen collector of curiosities, the tendency to experiment. There was a garden in the fort at Saint-Louis which permitted him to cultivate such food plants as beans and gourds, and such industrial plants as cotton and indigo. Not content with handling different kinds of plants, Adanson proceeded with a series of experiments with indigo in order to obtain a better tincture from it. His notebooks bear witness to the skill and tenacity which guided this research in Senegal, conducted during two seasons. The directors of the Compagnie expressed their gratitude for the information he sent; but unfortunately, his reports have not yet been found in the archives. His investigations on melons were continued on his return to Paris and were pursued by him until the Revolution; that is to say, for almost 40 years.

Finally, and perhaps this is the most important aspect of the influence of Africa on Adanson, it is there that he found the conditions for reflection and solitude which were favorable to the development of his "universal method" of description. Before leaving Paris he had become acquainted with the work of his teachers, predecessors, and future colleagues at the Académie. At that time, the question of methods of description was being debated. The *Encyclopédie* came after the *Dictionnaires* and was not new to the debate: and one was constantly hearing opinions on the subject of methods, on the relationships linking things one to another, on the distinctive characteristics of beings, and on the existence of specific essences. Philosophers considered the fundamental problem raised by the naturalists who were concerned with the description and classification of living things. Geoffroy, Buffon, Linnaeus, Diderot, d'Alembert, all came up against a problem of methodology in description and classification.

The Compagnie des Indes and Bernard de Jussieu hoped that Adanson would embrace the career of travelling naturalist, and propositions to this end were made to him as early as 1752. He refused under the pretext of extreme susceptibility to violent sea-sickness, which made the shortest sea voyage a real torture. But this was only a pretext. He always had his eyes on the Académie, and had written his friends about it shortly after his arrival at Saint-Louis.

Having finally succeeded in assuring for himself enough chances for achieving his ambitions, he did not wish at any price to leave Paris, where he lived until his death. It is during that four-year period in Africa that one must grasp the entire psychology of Adanson, his method, and its failure after two hundred years.

International political events reflected a certain disaffection in France with respect to colonial matters. 1758 marked the seizure of Saint-Louis in Senegal by the British. In 1759 D. Cumming, in visits to Paris, began his proposal to purchase Adanson's manuscripts. Adanson refused, but was nonetheless named a member of the Royal Society, and an English and Irish edition of his work appeared that year in London and Dublin respectively. Adanson tells us that it was purely through patriotism that he refused, but my opinion on this was given in Part I of this volume (pp. 44-45). We know that Adanson maintained contact with Mr. D. Cumming, at least until 1769. It is probable that the Compagnie des Indes was aware of this refusal and that its directors, being informed of British intentions, influenced the author to limit the information in his publications to the barest minimum. This is especially possible as regards publication of new species: note that the two reports on the gum-tree (*Acacia*) presented to the Académie in 1773 and 1778, the year when de Lauzun recaptured Senegal, were not published until 1777 and 1781 (in *Mémoires de l'Académie*). During the period when Senegal was under the British and when the treaty of Paris was signed, there appears to have been very few French academic theses dealing with products of the tropics. In 1768 Pierre-Joseph Macquer (1718-1784) presented his work on the production of rubber from Cayenne [French Guiana] in which Henri-Leon Bertin (1719-1792), the Contrôleur Général des Finances had expressed interest. Adanson himself published nothing in the 1776 *Supplément* of the *Grande Encyclopédie* on the fauna and flora of Senegal. The then 400 articles which he wrote for the *Supplément* deal particularly with genera from the Far East or America, and only the "mémoires" on gum-trees and the baobab, plus a monograph on banana and palm trees, reflect Adanson's interest in tropical Africa.

However, this apparent disaffection for the colonies was only superficial, for public authorities on the contrary attached the greatest importance to them. They are affairs whose records are locked in the mystery of the confidential dossiers of the *Ministère des Affaires Étrangères* and that of the *Marine* and the *Colonies*. In 1762, the Minister Étienne-François de Choiseul (1719-1785), foreseeing the end of the war, decided to find some means of

compensation. Adanson, for his part, even if he respected the conspiracy of silence, was nonetheless kept informed on the development of matters in Senegal by his old friend Andriot, until the latter was brought back to Europe in 1758 by the British. All this time he received additional information, including statistics and intimate details about the beautiful *signares* of Saint-Louis. It is therefore in the portfolios of the Minister de Choiseuil that we must search for Adanson's contribution to the development of tropical regions, and particularly Guiana.

One may realize how few were the specialists in this field when it is noted that in 1762 and 1763 the minister and his *chef de cabinet* Accaron consulted Adanson nine years after his return from Senegal for information on the government's plan for development of French Guiana. The project was not essentially new, and for a century and a half this northern corner of South America had been the object of numerous ventures by the British and the Dutch, as well as by the French. De Choiseuil was only taking up the old dream, but with apparently sensible and modern methods. The Seven Years War had revealed the inefficiency of the French colonial system and the need for a revision of administration and policy. England had shown the way in the Caribbean, making Santo Domingo a veritable white fortress. De Choiseuil's thoughts turned toward a project to colonize Guiana—a colonization to be composed of white men recruited in France, and to provide a center of resistance for the defense of the Caribbean islands. He proceeded at the same time to replace the branch directors of the Compagnie des Indes with governors named by the Ministry.

His colonization plan followed along Colbert's earlier lines, and in its development he consulted the available scholars—the men who were personally acquainted with the tropical world. By mid-1763, he had at least five major reports of recommendations. The authors were all confirmed colonialists and several belonged to the Académie des Sciences.

The first among them was Jean-Baptiste Thibaut de Chanvallon (1725?-1785), born in Martinique of a family originally from Bordeaux; he was a pupil of de Réaumur and of Bernard de Jussieu. On his return to Martinique, in 1751, he was charged with the organization of this colony. Unfortunately, his notes and collections were destroyed in the hurricane of 12 September 1756, but this did not prevent him from publicizing his observations, thanks also to de Jussieu, to whom he had sent copies. Having returned to France, he was later imprisoned by the British in 1757, and when freed, he published his *Voyage à la Martinique* (1763), the same

year as was Adanson's *Familles des plantes*. Well accepted at court, de Chavallon utilized the opportunity to engage in intrigues, doing so with success.

The second was the Chevalier de Préfontaines who was Commandant for Northern Guiana. He had a remarkable knowledge of regional human problems. His *Maison rustique* made of him one of the chief specialists in problems of colonization.

The third was Jean-Baptiste Fusée-Aublet (1720-1778), a botanist and former pupil of Bernard de Jussieu, who was highly recommended in government circles, who knew the territory from the Mascarenes to the Caribbean, and who included the two archipelagoes in his project, together with a voyage around the world. On 2 May 1762, he was ordered to Bordeaux to set off for Cayenne as *Botaniste apothicaire*. The purpose of his mission, within the limits of his knowledge, was to investigate the products of this new land, to draw up adequate reports on them, and to make an account of everything that could be done for a country that deserved more attention than had been given it up to that time. Embarking for Santo Domingo on 24 August 1764, he was to spend more than two years in Guiana.

A fourth anonymous project was probably drawn up by Jacques-François Artur, the King's physician in Cayenne, where he practiced medicine from 1736 to 1771. Born in Caen in 1708, he was another of Bernard de Jussieu's pupils, and a correspondent for de Réaumur at the Académie. He is of interest to us in two ways: first, he was a colleague of Adanson, with the same background and having had the same teachers; secondly, since he was already in Guiana, he was the first to be informed of de Choiseuil's plan when, in 1762, Minister Mr. de Béhague's representative arrived in Cayenne. Lastly, he did not hide his concerns about this project of white colonization, which he energetically discouraged on account of the appalling sanitary conditions of the territory.

Adanson was the fifth and his "mémoires" are analyzed here in detail.

First, however, one must appreciate the basic situations that contributed to the establishment of the projects. Guiana presented the peculiarity, quite the opposite of Senegal, of having been the object of a large number of studies, descriptions, and reports. This is due to the special character of the history of the colonization in this territory. Since the end of the 16th century, explorers, missionaries, and teachers were lured by this land of magic and were fascinated by the report of Sir Walter Raleigh which held out hope for the discovery of the famous kingdom of gold,

the mysterious Manoa, the city of El Dorado. The European nations launched their assault on the continent and the virtuous Henry IV of France did not escape the temptations to send out a fleet under the command of Montbarrot: Jean Mocquet (1575-1617+) took part in it and published on the flora and fauna. On his return in 1602, he became curator of the "Curiositez du Roy," predecessor to the "Cabinet de Roi." Then followed the expeditions of 1612, 1624, 1626, and 1628 with Razilly, de la Ravardière, de Chandeuil, Hautepine, and others. Despite numerous reversals of fate brought about by the competition between the European powers, notably between Portugal and France, this series of enterprises led to the formation in 1633 of the *Compagnie du Cap Nord* and the construction in 1637 of the first fortified building in Cayenne. Then, from 1638 to 1643, followed the contingents of colonists.

Again there were disasters, failures, massacres, and conflicts with the Dutch and Portuguese until 1652, when the *Compagnie de la France Equinoxiale* took charge of the matter. At the same time the British occupied Guiana and remained there until 1663 when they were dislodged by Lefebure de la Barre. During their occupation the British colonists introduced the cultivation of indigo and sugarcane to Cayenne.

It was in 1664 that Colbert finally abandoned the dream of El Dorado. Adopting the more realistic views of the British, he placed the colony under the authority of the *Compagnie des Indes Occidentales* and favored the development of plantations. Nevertheless, the ravages of international rivalry caused the continent to pass from one conqueror to the next—from the French to the English, and from the English to the Dutch, until 1709, when the Jesuits, already settled there since 1672, built a mission on the Kourou River, explored the Maroni, and established in 1736 a post on the high Oyapok. From so many tribulations, deaths, and losses, there existed a dying colony, continually kept artificially alive by the introduction of new colonists who were destined to defeat and death. The government assigned enormous concessions of land to individuals, but without specific boundaries—only with personal title. It was forbidden to produce anything that would be in competition with exports shipped from metropolitan France, from where, for example, all the livestock in Guiana was imported.

These aspects of French policy have their importance, for it is against such conditions that Adanson appears on the scene, proposing on the contrary to introduce only once, and then to produce locally, all that was necessary for raising the standard of living of the colonists.

Adanson's proposal, presented in his "mémoires," shows that he was fully informed on the literature about the colony, that he had much experience in colonial life and knew the faults, drawbacks, and difficulties brought about by men and by institutions. He knew how important material conditions were in tropical enterprises; he knew all the care that must be taken in the preparation for expeditions, and knew above all the importance to be given the selection of men, noting that one man alone could ruin the entire undertaking.

His "mémoires" have come to us through four manuscripts deposited in the Bibliothèque Nationale, Department of Manuscripts, Paris, in the fonds du Ministère de la France d'Outre-Mer' (Carton 15, C/6, années 1760-1769). Two are in a notebook of 36 leaves. Others may also exist.

The Adanson Plan, however, was based on a concept of colonization which a government, pressed by events and short-term policies, could not accept.

However, de Choiseul and Accaron read attentively all the reports submitted. They annotated them and even gave instructions for certain points to be carried out, as in this note from Accaron: "... make an agreement with Mr. Adanson for everything he suggests." If the various projects differed perceptibly in their details, they were based on the same idea—to enrich the colony through its own products, augmented and improved by a large number of introductions.

Fusée-Aublet advocated a *voyage* around the world, but this was thought too costly. Adanson wisely linked Africa and America, but pointed out that he was more in favor of colonizing Africa than America. After 1776, in a ms. note to the *Supplément* to the *Grande Encyclopédie*, he specifies in his article "Guyane" (*Encyclopedie, Supplément* 32: 283):

Senegal offers advantages that are greater, more certain and more favorable as far as population and proximity [to France] are concerned, as well as her wealth and the objects of trade which are hers and peculiar to her (See my plans, manuscripts, and detailed maps for the establishment of a huge colony to be started by stages, beginning at the north Niger (Sénégal) and progressing along the coast via Gambia, Bisso, and Guinea as far as Loango and Angol, using the free natives of the area.)

It was essentially this same plan which the Société Philanthropique du Cap Vert attempted in 1817, when trying to establish a colony of whites at Cap Vert—the present site of Dakar.

Unfortunately, it was not enough to have good ideas, to share the same theoretical opinions, or to plan a coherent project. Even more, it is important to assure that factors of disorganization and rivalry do not

throw a wrench in the works. For this is what happened, in spite of the good will of de Choiseuil. Perhaps he had had too many of the advantages pointed out to him and too few of the difficulties. Perhaps he was in too much of a hurry to ship out the several hundred colonists who were recruited more often from among criminals or prisoners of war than from among the honest and humble servants of the king. Perhaps, too, he had too much trust and respect for *Messieurs les Membres de l'Académie Royale des Sciences*, for the enterprise went out badly from the start.

To begin with, three ships were sent out from Rochefort on 17 May 1763, arriving at Cayenne on 14 July with 127 colonists. This meant that a part of his report, which Adanson submitted also to the Minister, and unaware of this ship's departure, was already out of date. To crown it all, the company was riddled with smallpox, contracted before they left France. They were placed partly in quarantine, on the intelligent instructions of Artur, the resident doctor, but the governor, M. de Béhague, refused to recognize the doctor's authority. To prevent the disease from infesting the whole population, Artur insisted that de Préfontaines and his men should establish a post 12 kilometres from the town of Cayenne, near the river Mahury.

De Préfontaines had no choice but to hire 80 slaves from the Jesuits to help set up the new post. His funds were limited and a month later the Jesuits, not having been paid, in true Christian manner reclaimed their slaves, leaving the unfortunate colonists with their work half-finished. Artur, a friend of the Chevalier de Turgot (brother of the *Contrôleur General des Finances*, and governor of Guiana), reported the situation to him, one which was being seriously aggravated by the frequent arrivals of fresh contingents. Artur made it clear to Turgot that his presence in Cayenne was necessary. M. de Turgot received a yearly salary of 100,000 *livres* for his services as governor, but was in no hurry to share the lot of the wretched colonists. Especially so since he was aware that the Intendant, Thibaut de Chanvallon, was feathering his own nest by frequent visits to Versailles. Thibaut, who also had interests in the affair, we know not through whom, was hoping for a more auspicious time to set sail, and it was not until October 1763 that he returned to Guiana with a fresh contingent. By this time two months had elapsed since de Choiseuil had told Adanson that his project had been rejected.

By the end of 1763 four persons shared the ill-defined responsibilities

for the colonization, having no interests in common other than adding to their respective fortunes. The Governor de Béhague pursued his task after a fashion, carrying out the King's orders but ignoring the new colonists. De Préfontaines, leader of the first wave of colonists, struggled to carry on at Kourou under terrible circumstances. Thibaut de Chanvallon, the irascible Intendant, had arrived on the scene, only to learn the extent of the disaster. Turgot, the Governor, arrived only in time to count the living and the dead. The unfortunate doctor Artur, accustomed to it all after 30 years in the colonies, tried, with his wife, to bring some comfort to the miserable people engaged in the wretched work. If he knew plenty, he dared not put it in writing for fear of reprisal from the administration. Try to imagine the social conditions brought about by incomes so dissimilar as the 100,000 *livres* paid to the Chevalier de Turgot, the 9,000 *livres* paid to the Governor de Béhague, the 7,000 paid to an Intendant, 1,500 to Artur, and the 600 *livres* paid to a surgeon or an engineer.

A whole year had been wasted in useless court maneuverings and intrigues. The recruitment of colonists was inefficiently carried out, and they had forced recognition of freedom of religion and remittance from the penalties of prison. At the end of 1764, there were already 3,300 unfortunates languishing and dying on the base at Kourou. Thibaut's arrival at Cayenne allowed him to measure the extent of the disaster and he admitted that the dispatch of colonists must stop immediately. De Choiseuil had started a regular service of sea-mail between France and the Caribbean during the same year, 1764, and the corvette which set sail from Rochefort was supposed to get Cayenne on its feet again. With a good wind this trip should only take 29 days. Fresh contingents continued to arrive at a time when officials at the scene were already desperate. Turgot finally arrived, but only in December 1765. By then the situation was absolutely chaotic. He accused de Chanvallon, who as a result was brought to justice, together with his accuser Turgot.¹¹ Turgot did return to France the last 900 derelicts, those survivors able to tolerate a sea journey. Two-thirds of the original colonists had died. Thirty million *livres* had been contributed from the French treasury to the catastrophe.

The Guiana affair was about as complex as one could be, and even among scholars disagreement and suspicion was rampant to the extent that the worthy members of the Académie accused each other. Thibaut de Chanvallon, Fusee-Aublet, Artur, Adanson—far too many men from the academic world for there not to be some conflict, especially when Préfontaines, Turgot, Béhague, Bombarde, and de Choiseuil are added

to their number. Each was working in his own interest, and probably Adanson did so as much as any. He felt that his personal success rested on his method of treating indigo for dyeing purposes. This aspect of the question cannot be forgotten. In August 1763 Adanson had to face the publication costs of his *Familles des plantes*, he was to settle himself at the Clos du Patouillet, having left the Rue des Bernardins where he had been living with de Jussieu and his family. As *Botaniste Adjoint* he could not leave Paris without compromising his promising academic career, especially since his account of the baobab tree was being published that year.

For Adanson it would have been a strange year to set sail for the other side of the Atlantic for nearly ten years! We cannot believe that he would agree to sacrifice ten years of his youth, as he himself writes, without expecting a return. And this return rested in part on the cultivation of indigo. Adanson also anticipated succeeding de Buffon, who was ill at the time, and spoke freely although tactlessly, of this hope in the introduction to his report. De Buffon recovered, and Adanson was thrust aside forever from the Jardin du Roi. He anticipated also attracting the attention of the Government to a project no less important, but not offering the same drawbacks as the Guiana project. This was a massive inquiry into the clearing and cultivation of land in France itself. He traced the main ideas for de Choiseuil. It was not a very original idea. Duhamel du Monceau's *Traité de la culture des terres* (1750) was beginning to be published. The *Encyclopédie* opened the debate on the policy of grain. The physiocrats brought the problem to a question of philosophy and politics. Tillet was studying diseases in cereal crops at Trianon. The provincial Académies joined in, and for twenty years this was a favorite topic. In England, Tillet advocated a new system of cultivation, which inspired much comment, and Adanson undertook on a small scale his nine-year study of wheat culture, expanding it to a national inquiry, and pressing Averdy and Trudaine to provide the necessary land.

In 1763, in his presentation, Adanson put the two projects in balance. Perhaps he knew that the Guiana project had no chance of completion. In fact, I think that he knew this before drafting his introduction, and to avoid wasting time, started another project. Besides, it was a fine opportunity to apply directly to a Minister and demonstrate one's eagerness, assiduity, and devotion in behalf of one's country. His introduction was, in effect, a résumé of all his hopes backed up by the most sincere of moral references. After all, had he not refused several most flattering offers from foreign nations—from England, Austria, and Denmark, where in

April 1763 the king had offered him a chair? Through this series of compensations we can understand Adanson's attitude, which corresponds well with the interpretation he gave the advances made to him by Spain and the Royal Society of London.

However, one must not conclude from this that Adanson used Africa, his knowledge of it, and his connections purely in his own interests. When viewed in the psychological climate of the 18th-century France, one understands this little attempt at bargaining. And it does not take away from the value of the plan. Had it been adopted, it would certainly have saved many lives, millions of *livres*, and the reputation of men who were after all no worse than the rest, but who had the misfortune to find themselves mixed up in a venture which was doomed before it began, as the excellent M. Artur, with his experience of 30 years in Guiana, had so well predicted.

An attractive trait in Adanson's character was his impartiality as concerns material wealth. He would answer the appeals of the humble as well as of the great, and was especially interested in their sincerity, even when only a question from an amateur. Among them were many from overseas who devoted themselves to the cultivation of plants, or simply to botany. Lefebvre Deshayeres had lived near La Caye, Tripoli, and at the southern end of the Isle de la Vache, Santo Domingo. He had studied botany and medicine to help his workers and slaves, as well as to increase the resources of his plantation, and in these matters Adanson encouraged him and painstakingly instructed and encouraged him. Adanson was sensitive to others when it came to the dedication of a new species, names which unfortunately too often went into synonymy.

Adanson perhaps did not give to science all the contributions of which he was capable. This was because of his pathological obstinacy, which would not let him publish results which he considered incomplete. Perhaps his is not a great name in the panegyric of benefactors of tropical regions. This does not make him any the less the "African." The Africa he loved, as it did to all who have lived there, made an indelible mark on him. His name still lives there. Through the baobab tree, *Adansonia*, his name is known to all botanists, thus reflecting the sincerity of friendship held by Bernard de Jussieu for his pupil. Adanson was the friend of the negroes, their confidant, and perhaps the man of the 18th century who knew them best, having shared their life, their worries, their hopes. His name is still engraved in a quiet little street in Saint-Louis in Senegal. From there he drew his visions of the world. There it was my privilege for

two years to retrace his footsteps, one by one, on land and over water. I asked myself the same questions as did he, in front of the piles of shells, the banks of oysters, and along the wanderings of the river-mouth of the Senegal. I then understood the influence which such a scene could have on a young mind, keen to grasp the mystery of the world. The rhythm of the hammers grinding the millet which the long breath of the trade-winds carried far away, betrays today as it did 200 years ago the eternal life of Africa. The wind from the sands brought with them the mystery of the mighty expanses travelled by the Blue Men of the desert. Adanson was not a Caillé, not a Monteil, nor a Monod, he was not an explorer, but he reached into the depths of the tropic of Africa. This is why, of all the titles which can be bestowed on him, I think the most lasting is that which is reproduced on the medallion celebrating the bicentenary of the publication of the *Familles des plantes: Adanson, premier voyageur naturaliste d'Afrique Occidentale*. May his name remain on the façade of the Institut Français d'Afrique Noire of Saint Louis in Senegal, the institute whose future necessity he had recognized. There too a bust of him welcomes the young Africans who come to learn the real meaning of their country and of the unity of human knowledge.

